

POLICE MAGAZINE



UN DRAME DU CHOMAGE

Quatre morts, quarante blessés. Voici le résultat d'un « accrochage » entre la police et des ouvriers sans-travail des usines Ford, à Detroit (Michigan). Ici, un manifestant, David Grey, sérieusement malmené par la police, qui n'y va pas de main morte en Amérique. (Voir photos, pages 5 et 12.) (I. N.)

DANS LE MONDE OÙ L'ON TRICHE

Une séquence. (H. M.)

VII

La séquence et les maquillages.

— Tout ce que je viens de vous exposer n'est que bagatelle en comparaison de ce qui me reste à décrire. Avec les procédés que vous allez voir, le joueur restera complètement désarmé. Prudence, calcul, martingale, rien ne lui servira plus. Il faudra bien que vos lecteurs arrivent à cette conclusion que, s'ils ne veulent pas se ruiner, perdre la dot de leur femme, compromettre l'avenir de leurs enfants et finir par un coup de revolver libérateur, ils n'auront qu'une seule chose à faire : fuir à tout jamais le tapis vert ! Toute leur résistance serait brisée par l'industrialisation du vol au moyen des cartes ! Je ne trouve pas d'autre expression pour mieux exprimer mon idée.

« Les gouvernements de tous les pays devraient interdire le fonctionnement du baccara et du chemin de fer, comme on l'a fait pour le biribi, ou alors forcer les cercles et les casinos à mettre au-dessus de la porte d'entrée, cette inscription que Dante a mise dans son « enfer » : *Lasciate ogni speranza, voi che intrate !*

« Voici ce qu'on a imaginé pour vous dévaliser, ruiner, pousser au crime et jusqu'au suicide : la séquence ! Ne cherchez pas ce mot dans le dictionnaire, vous n'y trouveriez, comme définition : « série d'au moins trois cartes de la même couleur, qui se suivent sans interruption ; par exemple, valet, dame et roi de cœur ». Vous n'y trouveriez pas la définition et le fonctionnement de la séquence des grecs que je voudrais comparer à une gigantesque pompe, destinée à faire le vide dans votre poche.

« En effet, le grec, de connivence avec le tenancier des jeux, reçoit...

— Comment avez-vous dit ? Je croyais que nous n'étions plus dans un tripot, mais dans un cercle fermé !

— Parfaitement, et je répète néanmoins : le grec reçoit, chez lui, à la maison, la visite mystérieuse du tenancier qui lui apporte un certain nombre de jeux complets, portant sur le tarot le monogramme du cercle, avec leur enveloppe et leur banderole de la Régie. Avant de vous expliquer le mystère de cette entente, laissez-moi vous parler de la séquence.

« Dès que le grec reste seul en face des cartes apportées, il défait délicatement les banderolles et les enveloppes — un petit jet de vapeur chaude suffit à cette opération — et il les arrange dans un ordre voulu, en d'autres termes, il monte une séquence. Ce mot vient du latin, *sequere* : suivre, et a été admirablement choisi, parce que les cartes se suivent de telle façon que non seulement le gain est assuré au grec, mais aussi que nulle coupe ne peut en déranger l'ordonnance.

« Ce n'est pas tout encore. Cette invention machiavélique permet aux initiés de savoir d'avance si le coup suivant sera gagné par le premier, par le second, par les deux tableaux à la fois ou par le banquier, sur l'un sur l'autre ou sur les deux tableaux à la fois ! C'est joli comme tour de force ! Mais si le grec est capable d'arranger ainsi les cartes, pourquoi laisse-t-il gagner les tableaux ?

— Parce que s'il arrangeait une *taille rasoir*, et surtout s'il la répétait sans cesse, tout le monde déserterait le cercle. La poule aux œufs d'or aurait été tuée. Mais rassurez-vous, si le grec perd certains coups dans sa séquence, il n'y perd pas son argent. Perdre de l'argent est contraire à ses principes ! Ses combinards, qui sont dans le secret de la séquence, miseront contre leur patron chaque fois qu'ils sauront qu'il doit perdre, de sorte que la perte ne sera

qu'apparente et excitera les joueurs à miser plus fort au coup suivant qui, naturellement, sera perdu par les deux tableaux.

« Le grec n'aura plus qu'à remettre les cartes dans leur enveloppe et sous leur banderole, pour les remettre, tout aussi secrètement qu'il les a reçues, au tenancier des jeux qui les lui fera porter quand il tiendra le milieu.

— Mais tout cela semble de la haute fantaisie ! Vous me promenez dans le domaine de l'impossible !

— Pour vous convaincre, voici inscrite sur cette feuille la plus simple des nombreuses séquences. Prenez ce jeu de cartes qui est arrangé d'après cette séquence, coupez-le et vous verrez le résultat que cela donnera. Une seule condition est nécessaire à la réussite : c'est que la séquence ne soit pas dérangée lorsque le croupier ou le grec brassera les cartes. Rassurez-vous, il existe trois faux mélanges pour écarter ce danger. En attendant que je vous les explique, donnez donc les cartes une à droite, une à gauche, une pour vous. Je vous ai remis la séquence dite 113 parce que sur ce numéro le banquier perd. Toutes les bûches sont marquées par un zéro. Vous n'avez qu'à suivre le tableau :

7,0,5 — 9,0,2 — 6,0,4 — 1,3,6 — 0,8,0
— 1,2,6 — 9,0,8 — 7,0,9 — 7,0,4 — 9,0,2
— 5,0,4 — 2,0,3 — 2,0,8 — 1,1,3 — 5,5,3
— 4,0,0 — 0,6,0,7.

« Comme le baccara se joue avec deux jeux, le second jeu, dans cette séquence, sera arrangé de la même façon et posé sur le premier. Vous verrez que le banquier gagnera tous les coups, sauf deux, les deux 1,1,3, à condition de prendre une troisième carte, chaque fois que les deux premières formeront un total de cinq cartes. C'est ce qu'on appelle *tirer à cinq*. Vous remarquerez enfin que, dans cette séquence, les pontes ne reçoivent jamais deux cartes formant cinq : de sorte qu'ils ne peuvent pas déranger la séquence en tirant à cinq ou en restant à cinq.

« Voyez : votre premier coup sera : 7 à droite, 0 à gauche, 5 à la banque. 9 à droite, 0 à gauche, 2 à la banque.

Conséquence : le premier tableau restera à six : Le second, qui a bac, demandera une carte et recevra un six. La banque restera à sept et gagnera sur les deux tableaux.

« Recommencez : 0 à droite, 4 à gauche, 1 à la banque. 3 à droite, 6 à gauche, 0 à la banque.

« Le premier tableau ayant 3 demande une carte, reçoit un 8 et n'a donc qu'un seul point. Le second tableau a bac, il demande une carte, reçoit une bûche et reste donc avec bac. La banque avait un point. Elle tire et reçoit 1. Elle gagne donc avec deux points.

« Et ce sera ainsi jusqu'à l'épuisement de la taille. Le plus curieux dans cette séquence, c'est que le banquier qui gagne tous les coups (sauf deux) n'aura aucun abatage de 8 ou de 9. C'est exprès qu'on a arrangé les cartes de la sorte, parce que le joueur est ainsi fait : si le banquier gagne dix fois de suite avec un ou deux, on le traite de cocu ; s'il gagne deux fois de suite avec abatage, c'est qu'il triche ! Ce n'est pas logique, mais personne n'a jamais songé à ranger les joueurs parmi les logiciens.

« Il existe, bien entendu, une foule d'autres séquences que je tiens à votre disposition. On en a même inventé pour les jeux panachés.

— Qu'est-ce que cela ? Excusez mon ignorance.

— C'est encore une des aberrations des joueurs superstitieux. Quand ils ont assez perdu avec des jeux dont le tarot est uniformément bleu ou rose, ils demandent, pour avoir plus de chance, des jeux panachés : un rose et un bleu. Comme on ne peut pas leur refuser cette petite satisfaction, on leur sert des jeux panachés, mais également arrangés en séquence.

« Cette séquence est un peu plus longue à établir et il faut sacrifier quatre jeux, pour en former deux : mais cela n'a aucune importance, vu le bénéfice réalisé. Quand on monte une telle séquence, il ne faut pas oublier que les cartes, une fois arrangées, ne doivent contenir d'un côté que des tarots roses, et de l'autre que des tarots bleus. Si, en ouvrant les jeux apportés, on trouvait une seule bleue parmi les roses, ou inversement, la fourberie serait aussitôt découverte, même par les joueurs les plus naïfs. C'est le croupier qui, en brassant les cartes, mélangera les bleues aux roses... en leur donnant l'ordonnance voulue, pour que la séquence se reforme sous les yeux des joueurs.

« Je sais que tout cela semble tellement hérissé de difficultés qu'on se refuse à croire qu'on puisse les surmonter. Aussi je vous préviens que le faux mélange nécessaire dans ce genre de séquence est tellement simple que n'importe qui peut l'exécuter. C'est l'éternelle histoire de Colomb :

« il fallait y songer ! » Quant à l'arrangement fait chez soi, le grec place à sa gauche les cartes bleues, figures visibles, et à sa droite les roses, figures invisibles. Il va de droite à gauche et dépose chaque fois une seule carte, conformément au tableau que je vous remets. Si cela vous amuse, vous pouvez monter cette séquence chez vous.

« Mais si le grec n'avait que des séquences en faveur de la banque, que ferait-il quand ce n'est pas lui qui tient la banque ? Il ne peut ni se croiser les bras, ni ne veut risquer ses gains. Alors... alors il a combiné des séquences contre la banque. Le banquier honnête recevra ainsi deux jeux qui, tout en le laissant gagner tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre — histoire de ne pas le décourager — s'enrichissent en réalité que le grec et ses combinards. Toute cette bande noire sait en effet, d'après le *postillon*, c'est-à-dire d'après la dernière carte retournée par le banquier, si le coup suivant sera gagné par l'un des tableaux ou par le banquier, et elle misera en conséquence. Ces postillons varient pour chaque séquence. Ce sera tantôt la couleur, tantôt la valeur de la dernière carte retournée qui indiquera le gagnant du coup suivant. Inutile d'ajouter que les séquences contre la banque se montent également pour des jeux panachés. Est-ce assez beau, tout cela ?

— La coupe, dites-vous, ne détruit pas la séquence, alors que faut-il faire, quand on est banquier ?

— Rien de plus simple. Prenez les cartes que le croupier vous présente sur sa palette et battez-les vous-même. Cela ne vous empêchera pas de voir les figures en détresse de certains des joueurs habituellement gagnants. Ne vous fiez jamais au mélange du croupier, il se pourrait qu'il ait reçu l'ordre — dans certains cercles — d'exécuter un faux mélange. En ce cas, quelle que soit votre générosité envers le croupier, soyez certain qu'il brassera en faveur du grec qui lui donnera dix fois plus que vous : sans compter qu'il perdrait aussitôt sa place s'il osait brouiller les cartes arrangées que le tenancier du jeu, lui-même, aura envoyées au tapis vert.

— Mais si je suis ponte et si je redoute une séquence favorable à la banque, je n'ai pas le droit de battre les cartes ?

— Erreur. Vous avez ce droit, bien que personne, par fausse honte, pour ne pas paraître trop méfiant, ne se serve de ce droit. Le seul droit réservé au banquier, en ce cas, c'est de battre les cartes encore

une fois ; mais alors il ne pourra jamais monter une séquence sous vos yeux. La seule chose à craindre serait un arrangement de la dernière minute, qui assurerait deux, trois coups gagnants au banquier. Dans ce cas, vous n'avez qu'à laisser passer les premiers coups sans miser. Ce n'est pas tout. J'ai assisté un soir à une scène qui mérite d'être racontée.

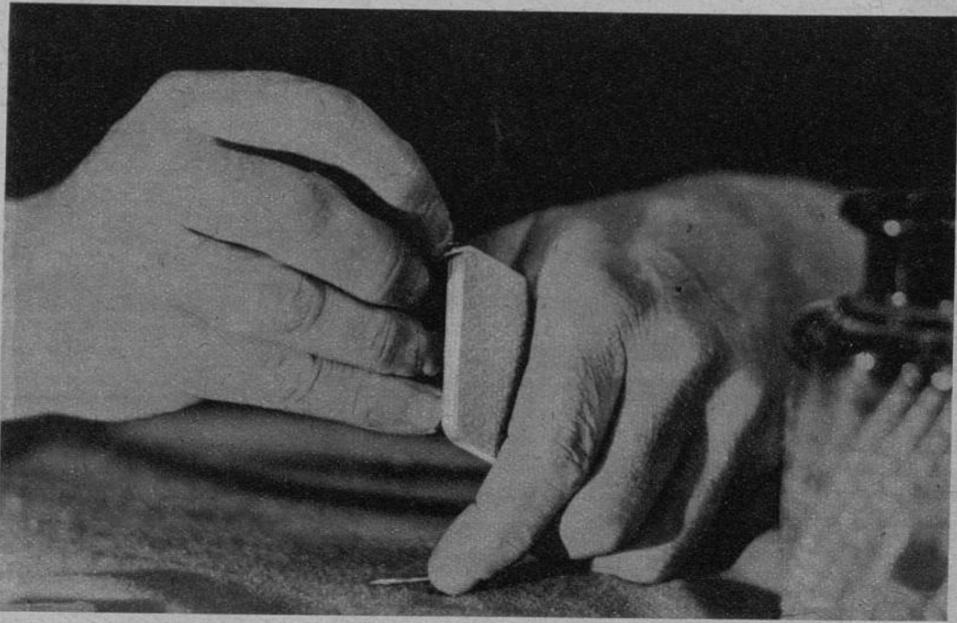
« Il y avait dans le cercle un *durillon*, c'est-à-dire un joueur excessivement méfiant. Je ne sais s'il se doutait qu'il existait des séquences ; mais un jour il se mit à couper les cartes d'une drôle de façon. Au lieu de couper comme je vous l'ai enseigné — ce qui ne servirait à rien, en cas de séquence, — il prit les deux jeux de la main gauche et du majeur de la main droite il enfouça le paquet, de façon à faire sortir du côté opposé une vingtaine de cartes qu'il plaça tranquillement sur le jeu. Il avait donc formé en réalité, et en un clin d'œil, trois paquets : celui de dessous restait à sa place, celui de dessus venait au milieu, celui du milieu venait sur le dessus. Autant dire qu'il avait légèrement brassé les cartes et dérangé la séquence.

« Le grec était furieux. Ne pouvant rien dire ni rien faire, puisque cette manière de couper les cartes, n'étant pas prévue, n'est pas dé-



Une coupe originale. (H. M.)

fendue. Il se contenta de murmurer quelque chose de « gens qui manquent de savoir-vivre ». Alors mon durillon regarda le banquier dans le blanc des yeux et lui dit en souriant : « — Cher monsieur, Regnard, qui fut un de nos grands auteurs, fut aussi un grand joueur. Eh bien, il a écrit qu'au jeu, en fait de savoir « vivre », il n'y avait que le savoir « faire » et ne pas se laisser faire ! « L'allusion était trop directe et le grec, de peur d'un scandale, aimait mieux plastronner devant les autres joueurs, en se levant indigné et proclamant qu'il ne remettrait plus les pieds dans un cercle qui recevait de tels membres. En réalité, il se sentait brulé. — Et l'affaire n'eut aucune suite ? — Si, mais pas celle que vous pouvez croire. Dès que le grec eut quitté la salle, en faisant claquer les portes, un commissaire des jeux s'approcha du durillon et, feignant de baisser la voix, lui dit néanmoins de façon à être entendu par tout le monde : — Il est vraiment regrettable que vous ayez indisposé contre notre cercle un si beau joueur. Je vous serais infiniment reconnaissant si, à l'avenir... — Monsieur, il se pourrait que ce beau joueur soit un parfait gentilhomme et je serais tout prêt à lui présenter mes excuses, mais auparavant je vais prier un de mes bons amis qui occupe une haute fonction à la préfecture de police de faire une enquête urgente et consciencieuse sur ce monsieur. — Ah ! mon cher monsieur, si vous aviez vu la tête du commissaire des jeux et l'empressement qu'il mit à affirmer que ce petit incident ne méritait vraiment pas la peine de déranger la police ! — C'est que si ces messieurs aiment la poularde truffée sur la table de leur salle à manger, ils n'aiment pas, mais là, pas du tout, la poularde tout court, dans la salle de baccara, c'est-à-dire un commissaire de police, chargé de la surveillance des jeux. — Un conseil pourtant, n'essayez pas d'imiter ce procédé hardi dans un tripot, il pourrait vous en cuire ! — Excusez-moi, je crois bien connaître nos grands auteurs, mais je ne vois pas bien quand et à quel propos Regnard a pu écrire la phrase que vous m'avez citée ? — Ne faites pas comme moi et ne per-



Le maquillage aux coins. (H. M.)

L'escroquerie à la boule de neige

Voici une escroquerie fort peu connue, bien qu'elle ait fait beaucoup de victimes et qu'elle réapparaisse sous une forme toujours nouvelle. C'est une fourberie qui date d'environ trente ans.

D'où vient cette dénomination ? On sait que si l'on prend une boule de neige, grosse comme un poing, et si on la roule dans de la neige, elle devient de plus en plus grande, de plus en plus lourde, de sorte qu'à un moment donné, on ne peut plus la bouger de place. Un phénomène analogue caractérise le vol qui nous occupe, que des commerçants marrons ont mis en pratique et dont les journaux n'ont pas assez parlé.

Ces écumeurs des poches d'autrui ont fait imprimer des circulaires qu'ils ont envoyées à des adresses prises dans le Bottin. Ils offraient cent francs de marchandises à celui qui leur payerait 10 francs et se chargerait de placer, parmi ses amis et connaissances, quatre bons de 10 francs. La marchandise devait être livrée dès que ces quatre preneurs auraient, à leur tour, demandé, chacun, quatre bons à placer.

Le premier acheteur faisait ainsi une assez bonne affaire, puisque, avec 10 francs et quatre amis qui payaient chacun aussi 10 francs, il touchait pour « à peu près » 100 francs de marchandises, c'est-à-dire qu'il ne déboursait que 10 p. 100 du prix marqué.

Ces 4 amis devaient chacun en trouver 4 autres, soit 16 personnes, dont chacun devait prendre à son tour l'engagement de trouver 4 autres preneurs, soit 64 nouveaux « démarcheurs ». Cela devait aller ainsi, à l'infini ; mais au dixième tour il aurait déjà fallu placer 1 048 576 bons qui auraient représenté 10 485 760 francs. Il arrivait donc forcément ceci :

1° Beaucoup de ceux qui avaient payé 50 francs ne trouvaient plus à qui placer les 4 bons, pour récupérer leur 40 francs avancés, afin de recevoir la marchandise promise.

2° La valeur réelle de la marchandise offerte : lainage, parfumerie, soierie, bas, etc., baissait de plus en plus, sous le prétexte que tout enchérissait.

Les tribunaux se sont montrés très sévères envers ces délinquants ; aussi ce genre de fibustiers disparut pour quelques années. Nous n'en aurions peut-être pas parlé si la boule de neige n'avait pas fait de nouvelles victimes, sous une nouvelle forme.

En 1926, on colportait sous le manteau la nouvelle qu'un banquier hollandais offrait des billets de loterie à laquelle on gagnait à coup sûr. On recevait en même temps des circulaires ainsi conçues :

Nous avons l'honneur de vous envoyer, ci-

joint, cinq billets numérotés de notre loterie, à 400 francs le numéro. Dès que nous aurons la contrevaloir de 2 000 francs et les adresses des 4 amis auxquels vous aurez vendu 4 de ces billets et qui, à leur tour, nous auront pris chacun 4 billets, pour les placer, vous aurez gagné 200 000 francs.

Peut-il exister offre plus alléchante ? 200 000 francs pour 400 ! C'est tellement invraisemblable que, peut-être, le truc n'aurait pas pris, si l'escroc n'avait pas eu de nombreux compères, des « demi-sel », c'est-à-dire des gens assez tarés pour se prêter à cette complicité et jouissant pourtant encore d'une assez bonne réputation pour être reçus partout. Ceux-ci prênaient dans les cafés, dans les brasseries, dans les cercles, dans les familles qui les recevaient, partout enfin, cette nouvelle loterie. A les entendre, des généraux, des présidents de tribunaux, des dames du plus grand monde, s'étaient ainsi enrichis en un tournemain. Ils savaient cela pertinemment « parce qu'un de leurs amis le leur avait affirmé ». Ils donnaient même parfois le nom d'un de ces bienheureux gagnants, mais c'était, bien entendu, toujours une personne qui habitait la province et qui d'ailleurs n'était qu'un compère.

Cette propagande adroite et la cupidité innée des gens firent de nombreuses victimes. On croit facilement ce que l'on désire et l'on désire toujours un enrichissement rapide et peu fatigant.

Après, si la dupe qui a dansé de son argent n'entend plus jamais parler du banquier hollandais ; si elle ne peut s'adresser à la justice française qui ne sanctionne pas les jeux et encore moins les loteries étrangères ; si, en cas de recherches, elle apprend que l'adresse à laquelle elle avait envoyé l'argent n'a jamais abrité l'ombre d'un banquier ; si l'est donc impossible de mettre la main sur le voleur, tout cela semble fort naturel, mais les victimes ne s'en rendent compte que lorsqu'il est trop tard !

La « boule de neige » a reçu encore une modification en 1927. Un commerçant promettait deux bouteilles de vin de Champagne à celui qui lui payerait le prix d'une seule bouteille et lui amènerait un autre client qui devait en amener un troisième. Le vin serait livré un mois après paiement. L'escroc expliquait que rien ne lui était plus facile que de tenir sa promesse, pour les raisons suivantes, fort plausibles :

1° Il profitait d'une forte réduction sur le prix du vin à cause de la grande quantité qu'il commandait.

2° On lui payait en réalité deux bouteilles, grâce au client qu'on lui amenait et qui devait payer d'avance.

3° La marchandise n'étant livrable qu'un mois après le paiement, il en déposait le prix dans une banque et, comme lui-même ne devait payer son fournisseur que trois

mois après la livraison, il faisait ainsi fructifier son argent pendant plus de quatre mois.

Tout cela, affirmait-il, lui permettait de donner deux bouteilles pour une et de gagner encore dessus. Quand, au bout du premier mois, les clients reçurent effectivement deux bouteilles pour une, cela fit grand bruit. Les fonctionnaires publics et les employés de commerce s'empêchèrent de raconter leur heureuse spéculation à tous leurs collègues. Ce fut aussitôt une ruée vers cet honnête commerçant ! Il y avait des clients qui payaient douze bouteilles, pour en recevoir vingt-quatre. Noël approchait, et dame... Quand, un mois plus tard, les clients se présentèrent pour prendre livraison de leur vin, il objecta, d'abord, un retard dans l'envoi ; puis les caisses étaient encore au chemin de fer ; enfin, les bouteilles s'étaient cassées en route. Le public berné perdit patience et s'adressa au parquet, qui fit arrêter et condamner cet individu indélicat.

Interrogé, il déclara :

« Je suis en réalité libraire. Comme je ne faisais pas d'affaires et que je prévoyais la faillite, j'ai trouvé le truc des deux bouteilles pour une. Comme il m'a procuré plus de 300 000 francs en trois mois, j'ai évité la faillite et pu payer toutes mes dettes commerciales. »

A titre de curiosité, nous donnons ici l'origine de la boule de neige. L'inventeur en fut le ministre des finances d'un petit pays balkanique qui avait besoin d'équilibrer son budget ; mais au lieu d'exploiter la cupidité de ses compatriotes, il s'adressa, avec succès, à leur esprit religieux. Voici la forme sous laquelle parut la première « boule de neige » avant la guerre.

Un citoyen reçut un beau jour une lettre contenant « la prière du Mont Athos » (1), suivi d'une malédiction terrible si le destinataire ne recopiait pas neuf fois la prière avec la malédiction et n'envoyait pas ces neuf copies à neuf de ses amis.

Les conséquences se devinèrent. La population, très pieuse, s'empêcha d'obéir à cette injonction anonyme. Grâce à ces lettres, toujours multipliées par neuf, le ministre des finances vendit des timbres poste qui atteignirent des chiffres astronomiques, et les finances du pays furent miraculeusement rétablies.

Depuis 1928, cette idée a été reprise par le même Etat ; mais il ne s'adressa plus à l'esprit religieux, depuis la guerre, va partout en s'affaiblissant. Il préfère en appeler à la superstition qui, elle, reste éternellement toute-puissante.

GAM.

(1) Le couvent du Mont Athos, au nord de la presqu'île de Salonique, jouit d'une grande réputation chez tous les peuples orthodoxes : Serbes, Bulgares, Roumains, Grecs, etc.

et assez coûteuse. Il est basé sur ce fait que les tarots sont généralement formés par des figures géométriques, des cercles, des oves, des étoiles, des carrés ou des treillis. Eh bien, si on examine attentivement ces dessins, on constate qu'ils sont coupés très irrégulièrement aux bords des cartes ; les uns juste au milieu, d'autres à la partie inférieure ou supérieure, d'autres enfin en glaive ou dague avec la pointe tournée vers la droite ou vers la gauche. C'est à ces différences, inhérentes à toute fabrication en masse, que le grec reconnaît la valeur des cartes, rien qu'à regarder leur dos. A cet effet, le grec prend cent jeux de cartes, en forme treize tas de cent cartes, arrangées par valeur, depuis l'as jusqu'au roi ; puis il inspectera leur tarot. Il fera alors un paquet de toutes les bûches, dont le tarot est coupé en dague, la pointe dirigée vers la gauche ; pour les huit et les neuf, il choisira la coupure en dague, mais en sens opposé, les six et les sept auront le dessin coupé juste au milieu et les basses cartes auront le dessin coupé en haut ou en bas. De cette façon, il pourra former une trentaine de jeux, dont chaque carte lui sera connue, par un coup d'œil jeté sur le tarot. Il les remettra dans leur enveloppe, sous leur banderole, et... servez chaud !

« Dans les cercles, où les cartes n'ont pas de dessin, mais un simple monogramme au milieu, le grec prépare le maquillage aux coins. Il est très simple et peu coûteux. Le grec partage chaque jeu en trois paquets : les as avec les bûches ; les huit avec les neuf ; toutes les autres cartes. Puis, à l'aide d'une allumette taillée en pointe et trempée dans une solution d'acide chlorhydrique, il décolore, dans chacun des trois paquets, les coins dorés à un certain endroit. C'est suffisant pour qu'il connaisse la valeur des cartes, sans en voir les figures. Il est vrai que ce maquillage ne dure pas longtemps ; mais comme on a le droit d'exiger des cartes neuves aussi souvent qu'on le désire, le grec en demande chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Il en paye le prix et aura... beau jeu !

Pour vous garantir contre cette fourberie, observez simplement les coins, quand on vous priera de couper les cartes. Il vous sera facile de faire constater la fraude.

(A suivre.)

GEORGES MANDY.

M. Auguste, loueur de citations, n'a pas eu de successeur

Jusqu'à ces dernières années, il suffisait de connaître un avocat ayant quelque renom pour assister à un grand procès d'assises.

Aujourd'hui, un procureur général fort sévère a mis bon ordre à un laisser aller allant parfois jusqu'au scandale.

Les comédiennes tapageuses et les femmes du monde trop rieuses ont beaucoup de mal à pénétrer dans cette salle qu'elles prenaient trop souvent, les unes comme les autres, pour une salle de spectacle.

Il y a une soixantaine d'années, les ordres étaient aussi sévères, mais un ancien clerc d'avoué trouva un ingénieux moyen de donner satisfaction aux spectateurs à la bourse bien garnie.

Cet homme, devenu homme d'affaires des humbles — il tenait ses assises chez un marchand de vins du quai aux Fleurs, c'est-à-dire non loin du Palais de justice —, louait des citations en témoignage aux curieux de marque pour les faire entrer aux assises, voire simplement aux chambres correctionnelles, les jours de procès dépassant l'ordinaire besogne de ces juridictions.

Déjà à cette époque — car il en est certainement encore ainsi aujourd'hui — les gardes de platon laissaient passer toute personne munie d'une citation, sans jamais lire ladite assignation.

M. Auguste — c'était le nom du malin homme d'affaires pour classe pauvre et fabricant de passe-partout judiciaires pour classe riche — avait observé cette négligence des gardes et compris qu'il y avait là une fortune à gagner.

Mais M. Auguste n'était tout de même pas exigeant. Il louait les assignations, des assignations périmées dont il avait simplement modifié le date, un franc pour une séance en correctionnelle et cinq francs pour un procès d'assises. En plus, il fallait laisser un nantissement de cinq autres francs que l'on retrouvait naturellement à la fin de l'audience.

M. Auguste se vantait d'avoir gagné cent francs pendant le procès La Roncière et d'avoir loué en une seule audience la même citation dix fois de suite. Il eut le même succès pour le procès Soufflard, pour celui de la bande à Poil de Vache et celui des Habits noirs.

En dehors des crimes, M. Auguste ne s'intéressait qu'aux procès politiques et aux procès de presse.

M. Auguste mourut sans jamais être inquiété. On l'avait surnommé le *détripé*, mais nul n'avait jamais su pourquoi.

MORENCY.

Bloc-Notes de la Semaine



L'inspecteur Delaunoy, qui, grâce à son flair exceptionnel et sa bonne mémoire, fit arrêter Knezevitch et Kostagnchek, les agresseurs de la banque Baruch.



Deux récidivistes du cambriolage, repris de justice et interdits de séjour, viennent d'être arrêtés rue Greneta par les soins de la Police judiciaire. On les soupçonne de nombreux méfaits. Ce sont certainement des candidats à la relégation. A gauche : Louis Cuzin. A droite : Victor Chiland.



Un troisième complice de l'épicière Le Marec qui incendia sa boutique de Beauchamp, a été arrêté. Il se nomme Joseph Benvenuti dit « Jojo ».



Les chômeurs américains ont assailli les usines Ford à Dearborn. Trois hommes ont été tués dont le chef de la police Ford. Voici les policiers utilisant les bombes à gaz lacrymogène pour arrêter les chômeurs. (W. W.)



Henry « Red » Johnson, l'ami de la nurse du bébé Lindberg, qui continue à être soupçonné de complicité dans l'enlèvement de l'enfant. (I. N.)



Une terrible manifestation anti-japonaise a eu lieu à Chicago. Elle était organisée par les communistes. La police a repoussé les manifestants avec une extrême violence, comme le démontre ce cliché pris en pleine bagarre. (I. N.)

MAQUIS CORSE, MAQUIS MARSEILLAIS

Depuis l'accession de Bonaparte au trône Impérial. Depuis la « Colomba » de Mémimée, jamais on n'avait autant parlé de la Corse.

Disons-le : pour beaucoup, la Corse est une propriété nationale où se cultive la graine de fonctionnaires. Niera-t-on que beaucoup ignorent que la Corse est une île, et qu'elle est aussi un département français ?

Sont-ils beaucoup ceux qui connaissent la Corse ardente, patriote et merveilleuse ?

La Corse, département joyau de notre grande France, avec ses riches forêts, ses carrières, ses mines, ses eaux poissonneuses, ses stations thermales pittoresques, ses chutes d'eau formidables et inexploitées !

Nombre de nos colonies lointaines ont reçu plus de bienfaits, plus d'outillage économique que cette grande banlieue de la Riviera.

Les gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1763 n'ont jamais compris, ou plutôt n'ont jamais cherché à comprendre le tempérament corse. En tout temps, l'île ne fut point comptée comme faisant partie de la Métropole. Ce fut une colonie.

Les mesures qui ont été prises depuis quelques mois sont évidemment susceptibles d'apporter une notable amélioration dans la situation générale de la Corse. Grâce aux remarquables dispositions arrêtées par la Sécurité générale et mises au point sur place avec une remarquable compétence par M. Ducloux, contrôleur général des recherches, on enregistrera de moins en moins des méfaits du genre de ceux qui ont illustré la chronique criminelle ces dernières années.

On a dit que la Corse était un sauvage alors qu'il n'était qu'un être fier et indépendant. Pour bien juger le caractère des Corses, il faut être étranger à l'île et y séjourner longtemps.

Ne voir la Corse que quelques semaines, ne la fréquenter que quelques jours, ce n'est connaître que ses défauts dans toute leur outrance.

Quand on séjourne longtemps dans l'île d'Or et que l'on a des « Amis corses », on découvre soudain l'âme splendide et chevaleresque de ce petit peuple. Telle chose qui paraissait un défaut est une qualité. Le Corse ignore le masque et montre son vrai visage, qu'il soit tranquille insulaire ou bandit redoutable !...

Rien n'est mesquin en lui : le brigandage même, et ceci est paradoxal, revêt une forme pardurable presque... et, chose plus extraordinaire pour le profane, il n'y a rien de théâtral, de forcé, dans les entreprises même criminelles des bandits.

Ils jouent la partie suivant leur tempérament : impulsivement. Tout Corse est roi et se commande lui-même ; il admet la hiérarchie et non pas l'obéissance. Un Corse « se donne », mais ne se soumet pas.

Quand vous avez un ami corse, vous pouvez être certain qu'il vous est dévoué jusqu'à la mort inclusivement.

Le point d'honneur prime tout ; il n'y a en Corse ni rênégat, ni traître, ni félon. Si donc on avait fait pour le « département » de Corse ce que l'on a fait pour des colonies d'un rapport douteux, on n'aurait pas aujourd'hui à faire une expédition de Police militaire, qui, bien que nécessaire en soi, offense gravement un peuple généreux, bien français, qui sans compter, sur le Rhin comme ailleurs, a donné ses fils pour la grandeur de la Patrie et pour son indépendance.

Ne nous laissons pas leurrer : pas un Corse, de Corse, ne voit d'un bon œil les auto-mitrailleuses sillonner les routes cahoteuses de son île chérie. On nous dit : « La majorité de la population saine de l'île est satisfaite de l'arrivée des gardes mobiles en colonnes compactes. »

Allons donc !... on ne fera pas croire cela à ceux qui connaissent ce fond l'âme corse... Les honnêtes gens sont multitude dans l'île, et les brigands qui ont désolé quelques régions sont des exceptions, des verrues qui peuvent s'extirper.

Depuis l'arrivée du corps expéditionnaire, la Corse, pour la première fois, a mis un masque et déguisé aussi bien sa voix que sa pensée.

J'affirme que tous les Corses font des vœux pour le départ de la troupe !

Nous n'allons pas dire que tous les Corses approuvent les assassinats honteux commis par Bartoli, et consorts... Mais... mais s'ils réprouvent le geste homicide, ils entendent que le crime du Corse soit puni par le Corse... La Vendetta n'est pas morte.

La Corse n'a pas besoin d'être reconquise, encore moins pacifiée : ce qui est une affaire de gendarmerie et de police doit rester dans ce cadre : répression des délits.

Je vais vous parler d'un autre maquis, bien plus terrible que celui de l'île de Beauté... Contre celui-là, on n'a pas mobilisé. Il aurait fallu une division d'Infanterie avec son artillerie de campagne... et pourtant, dans ce maquis, il n'y avait ni montagnes, ni forêts, ni grottes, ni cavernes... pour y parvenir on suivait la Cannebière, on prenait le quai du Port et l'on trouvait le maquis... il commençait à la rue de la Reynarde, englobait la rue Ventomagy, la rue de la Loge, la rue Bouterie... le quartier réservé de Marseille !

En 1902-1903, Bébert le Fou, Léon le Balafre, Moustique et quelques autres de Saint-Jean terrorisaient Marseille et étaient en guerre ouverte avec la bande de Saint-Mauront. Les deux équipes se fusillaient en pleine rue, en plein théâtre, le jour, la nuit. Bébert le Fou, en 1903, avait au moins six meurtres à son actif et pourtant il prenait chaque jour son apéritif à la terrasse des grands cafés. Léon le Balafre avait « descendu » cinq hommes avant qu'il fût tué lui-même par Enrico Fioli...

Les deux bandes, Saint-Jean et Saint Mauront, se partageaient Marseille et mettaient la Ville en coupe réglée.

La police était impuissante parce que divisée : police locale, police d'État, police de sûreté, se faisaient une guerre sourde dont profitaient les malfaiteurs.

Le quartier réservé, nouvelle cour des miracles, était lieu d'asile et quasi « tabou ». Une statistique occulte, mais sûre, nous permet d'affirmer qu'en 1904, le « quartier » abritait cent bandits plus terribles encore que les bandits du maquis Corse : assassins, escrocs, voleurs, trafiquants de chair humaine et de stupéfiants tenaient librement leurs assises dans les bouges de la rue Bouterie... Ceci il y a vingt-huit ou trente ans.

Venons plus près de nous : en 1921-22, le maquis marseillais s'est modernisé. Bébert le Fou est mort à la relégue ; Léon le Balafre a été tué et vingt autres de sa bande ont subi le même sort ou sont à Cayenne.

Les bandes de Saint-Jean et de Saint-Mauront se sont dissoutes pour former quatre ou cinq « brigades » qui continuent à rançonner la ville et à se faire une guerre sans merci.

Les frères P..., Petit Toine, Laurent B..., Jean le Corse, Henri le Bombé, Henri V..., Le Lucre, Kléber le Fou, sont les maîtres du port et du centre de la ville... Ces messieurs liquident leurs comptes en plein jour. Les organisateurs de boxe, les directeurs de théâtre, de vélodromes et bien d'autres sont tenus d'avoir à leur solde une « équipe » qui les protège contre les autres équipes.

Léon P... le Balafre, après un règne mouvementé de trois ans, après avoir descendu plusieurs rivaux, est tué en pleine Cannebière, à deux heures de l'après-midi, par le nommé S... Celui-ci est arrêté, puis relâché « fautes de preuves »... en réalité parce que la police estimait que S... lui avait rendu un rude service en abattant P... Plus fort encore : l'enterrement de Léon P... fut suivi par une foule recueillie dans laquelle on remarquait des notabilités politiques de la ville.

Sa mort fut le signal d'une Vendetta terrible entre sa bande et celle de S... son meurtrier.

Antoine P..., surnommé Petit Toine, tenancier de maison close, avait, à vingt-trois ans, tué trois hommes dans des rixes :

à tout bout de champ ; pour un rien, il jouait du browning. Il fut interné quatre fois comme aliéné. Son dernier avatar — il tua un autre souteneur à Buenos Ayres et se fit cueillir à Marseille. — lui valut sept ans de réclusion.

Le Lucre tue Kléber place du Grand-Théâtre, d'un coup de poignard en plein cœur ; il est relâché... toujours faute de preuves ! Le boxeur Blaise aimé est tué en plein jour. — huit jours après son mariage — par un bandit connu qui échappe...

Pendant une année, les bandes de Saint-Jean et du Grand-Théâtre se détruisent entre elles. Nombre de policiers sont les victimes des bandits de Marseille...

Cependant, on n'organise pas, pour capturer la redoutable Mafia, une expédition semi-militaire.

Mais on renforce la police locale ; on ne la recrute plus sur place ; on crée à Marseille la police unifiée, la police d'État.

Un par un, les bandits les plus redoutés sont arrêtés ou se font tuer.

Marseille respire. Est-ce à dire que la ville est purgée de tous ses indésirables ?

Que non pas ! La lecture journalière des quotidiens locaux nous prouve le contraire... il y a toujours un maquis à Marseille. Mais les grands tueurs d'antan ont disparu ; leurs successeurs n'ont plus leur audace et ils ont évolué. Ils ne sont plus bandits ; ils sont assassins sournois, ou voleurs, escrocs et faussaires... souteneurs tous !

Que le maquis corse est donc petit à côté du maquis marseillais. Une seule équipe marseillaise d'autrefois réunissait trente ou quarante saeripants, plus cruels qu'un Bartoli... et plus lâches aussi.

La tâche du Gouvernement en Corse est toute tracée : puisque l'on a voté le projet d'outillage national, on pourrait peut-être disposer de cent millions pour donner à la Corse quelques voies ferrées transversales, un bon réseau routier et multiplier les postes de gendarmerie en montagne et créer, avec un recrutement local, la garde spéciale forestière...

Quand les moyens de communication seront quintuplés, quand toutes les richesses forestières et minérales seront exploitées, apportant partout le travail et l'aisance, quand la Corse sera une île aimée de la France continentale, alors le maquis aura vécu ! Il n'y aura plus de bandits !

Ce n'est pas demain que l'on empêchera un Corse d'en tuer un autre pour se venger. Mais les meurtriers « de Vendetta » n'auront plus le refuge des forêts inaccessibles, et partant, ils n'auront plus à défendre leur liberté contre les gendarmes. Ils se rendront ou seront pris tout de suite et subiront la loi commune.

Et la Corse, terre de Beauté, terre de Réve, connaîtra enfin la prospérité qu'elle mérite.

G. DE LAVARENNE.

Histoire de Marlon Roberts.

La contrebande de l'alcool à laquelle

s'était consacré Diamond — avec ses associés Higgins et « Little Augie » Pisano — est sans doute le plus lucratif commerce qui soit.

Maintenant, Jack Diamond était véri-



M^{me} veuve Diamond sortant du cabinet du coroner chargé de l'enquête sur l'assassinat de son mari. A ses côtés, son avocat, Daniel Pryor. (I. N.)



Mrs. Jack Diamond à la ville. Elle vient d'apprendre que son mari a été acquitté. Ce fut quelques heures plus tard qu'il fut assassiné. (A. P. P.)



Marion « Kiki » Roberts et sa mère, Mrs. Strasmick. (I. N.)

LA VIE SCÉLÉRATE de JACK DIAMOND

Voleur, assassin de femmes, tortionnaire et mouchard

tablement millionnaire — en dollars. Son avenir paraissait assuré. Non seulement il était riche, mais sa puissance était formidable : pour les besoins de son trafic, il avait corrompu de nombreux policiers et de non moins nombreux fonctionnaires, petits et grands, lesquels étaient à son entière discrétion. Il pouvait tout à son aise voler, frauder, enlever, torturer, tuer... Malheureusement, il se brouilla vite avec ses associés, chacun d'eux voulant conserver pour lui la totalité du butin. Jack regagna donc New-York et s'en fut résider au Monticello Hotel, à Manhattan, au centre de la ville, avec sa nouvelle conquête, Marion Strasmick, dite Marion « Kiki » Roberts.

L'histoire de Marion est curieuse. Marion Roberts était encore une enfant lorsqu'elle vit pour la première fois Broadway : elle avait à peine seize ans. Elle arrivait d'Atlantic City, où Jack Osterman, qui est maintenant au Paramount Grill, l'avait engagée dans un numéro de danse dans son cabaret.

Marion, qui est actuellement âgée de vingt-deux ans, est née à Roxbury, Etat de Massachusetts. Elle est la fille de Louis et

de Grace Strasmick et naquit non loin de la maison du célèbre boxeur Sullivan, qui fut un moment champion du monde.

Ses parents se séparèrent quelque temps après sa naissance ; elle fut élevée par sa mère et la sœur de cette dernière, Mrs. Sabatino Ferro.

M^{me} Strasmick travaillait alors comme caissière de restaurant ou tenancière de vestiaire ou de lavabos dans les théâtres.

Quand Marion fut âgée de quatre ans, sa mère, qui avait pour elle de hautes ambitions, la confia à M^{me} Papparello, qui tenait une école de danse dans la Huntington Avenue, à Roxbury. Marion montra aussitôt d'étonnantes dispositions qui firent dire à sa mère :

— Mon enfant sera une grande danseuse ! Une des étoiles de Broadway !... Vous verrez !

Et, pour mieux aider les dons naturels de la malheureuse petite fille, on la soumit à un dur entraînement. Jamais de jeux ! Elle ne quittait l'école publique que pour aller à l'école de danse, et réciproquement. Et, le soir, elle devait encore s'exercer sous les yeux critiques de madame sa mère.

Sa jeunesse ne connut ni poupées ni cordes à sauter — ni aucun des jeux des petites filles. L'on peut se faire mal aux jambes, en jouant ! L'on devine quels parents furent ses parents, le jour où, belle et libre enfin, elle foula

le pavé de Broadway !

Quand elle eut sept ans, sa réputation de danseuse prodige était déjà établie ! Déjà elle s'exhibait dans les fêtes scolaires, dans les divertissements d'amateurs, dans les clubs de jeunes gens des environs...

« C'était une gentille petite gamine, quand je la rencontrai à Atlantic City », a raconté Jack Osterman ; elle ne semblait penser qu'à la danse !... Elle n'avait aucun « bon ami » ; elle ne prenait aucun plaisir ! Sa mère ne la quittait jamais !... Marion lui obéissait en tout et ne faisait rien sans sa permission !

Mais la patience et la docilité de Marion s'évanouirent subitement lorsqu'elle eut atteint dix-huit ans

— Je suis une femme, maintenant ! déclara-t-elle à sa mère stupéfaite. Vous n'avez plus aucun droit sur moi, maman ! Vous ne pouvez plus me prendre mon argent !... D'orénavant, je le garderai ! Je veux vivre à ma guise et voler de mes propres ailes ! Je ne veux plus me trasser pour vous !... Au revoir !

Marion avait procuré pas mal d'argent à sa mère, argent gagné non seulement en dansant, mais aussi en donnant des leçons de danse.

Elle était diplômée de la Prince-School et venait de passer un an dans une Université féminine lorsqu'elle quitta sa mère.

Pour commencer, elle alla faire des « numéros » dans les dancings. Parmi les jeunes gens qu'elle y rencontra se trouvèrent Albert Deshon, John Sambursky et Stanley Toothaker, qui furent ses élèves. Elle leur apprit à danser...

Peu de temps après, deux de ces gentlemen, Deshon et Sambursky, qui avaient cambriolé une villa et assassiné un policeman, furent envoyés au bagne à perpétuité. Toothaker, leur complice, fut acquitté en raison de son jeune âge et envoyé pour quelques années dans une maison de correction...

Marion, déjà, ne pensait plus à eux. Après avoir dansé quelque temps dans la « Music Box Revue », elle venait de s'engager pour s'exhiber dans Smiles, dont les répétitions avaient déjà commencé, lorsque son amie Doree Leslie lui fit faire la connaissance de Jack Diamond au Club Abbey.

Les filles appelaient communément Jack le « roi des bas-fonds ».

Marion fut éblouie. Devant elle était un homme infiniment supérieur aux jeunes gens qu'elle avait jusqu'alors rencontrés dans les dancings et music-halls...

Certes, elle avait été tant soit peu ter-



Salvatore Spitalè, « un gros » bootlegger, soupçonné d'être pour quelque chose dans l'assassinat de Diamond et qui s'est mis tout récemment à la disposition du colonel Lindbergh pour retrouver l'enfant de ce dernier. (I. N.)

trahi son amant...
Avait-elle vraiment attiré les « tueurs » sur son « Jack » ?

Une heure avant l'arrivée des assassins, elle avait téléphoné à quelqu'un, à New-Jersey, et New-Jersey est la résidence de nombreux et implacables ennemis de Diamond...

Marion a toujours juré qu'elle était innocente. Peut-être le fut-elle...

Comme s'il eut pressenti que les balles qu'il avait reçues au Monticello Hotel constituaient un avertissement du destin,

Ils ont d'ailleurs le choix, pour aller boire!

Bientôt, la terreur régna dans les Catskill.

C'était l'hiver. Peu de visiteurs. Non seulement les affaires étaient mauvaises, mais encore Diamond suçait tout l'argent qui restait...

Et le bandit devenait de plus en plus âpre. Car, en dépit de ses exactions, l'argent ne rentrait pas comme il l'aurait voulu. Beaucoup de ses victimes lui donnaient tout ce qu'elles possédaient, mais elles ne pouvaient lui donner ce qu'elles n'avaient pas... Et les frais couraient. Les hommes de confiance, tueurs et autres gentlemen du même acabit voulaient être payés.

Pour mettre le comble à ses embarras, Jack découvrit que les « bootleggers », ses concurrents, qu'il avait eu tant de mal à supprimer, avaient été remplacés par les fermiers eux-mêmes, qui fabriquaient du

les distilleries où s'élaborait le breuvage.

C'en était trop! Jack avait exagéré!

Le gouverneur Roosevelt, en dépit des nombreux amis politiques de Jack Diamond, agit. Il chargea l'attorney général John Bennett de se rendre dans le comté de Greene, d'y faire une enquête approfondie et de balayer toutes les organisations de Diamond et consorts.

Ce fut la première offensive ordonnée par une autorité américaine contre les bootleggers!

L'ironie du sort voulut qu'au moment précis où la justice allait s'occuper de lui, Jack Diamond fût mitraillé pour la troisième fois.

Après avoir été arrêté par le sheriff Harold Every, Jack avait été remis — une fois de plus! — en liberté provisoire.

Ayant passé une agréable soirée à l'Aratoga Inn, l'auberge de Jimmy Wynnes, en compagnie de son garde du corps Iron Fist Scaccio, il s'appretait à partir et

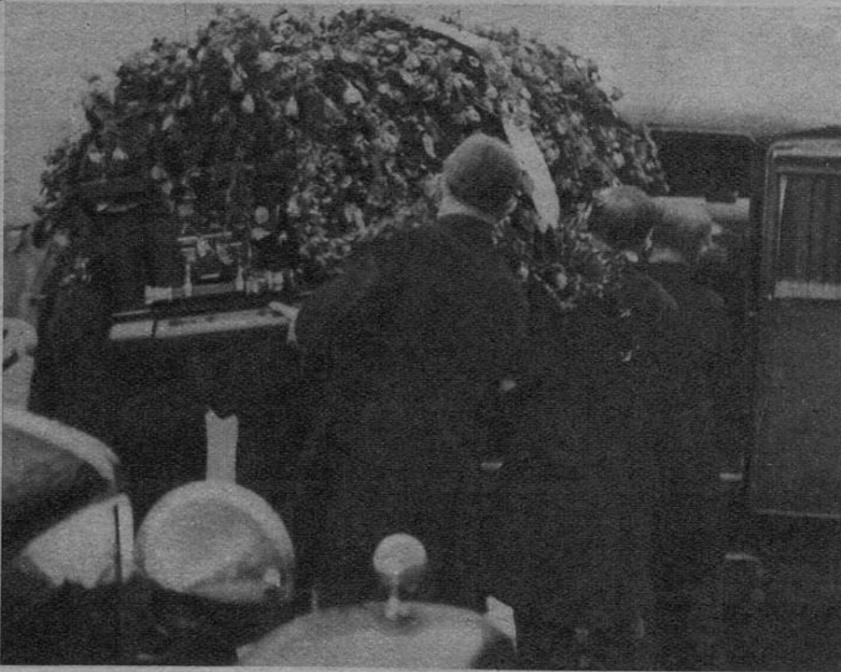
marchait vers la porte, cependant que Scaccio s'attardait auprès du comptoir, ce qui n'est vraiment pas une façon de faire pour un garde du corps...

Comme Jack franchissait le seuil, des détonations retentirent, Diamond tomba. Scaccio, bravement, courut vers les commutateurs de la lumière électrique qu'il tourna. Et, à la faveur de l'obscurité, il détailla.

Pendant plus de vingt minutes, Diamond demeura là où il était tombé, geignant comme un enfant, pleurnichant d'une voix aiguë de femme épouvantée, suppliant qu'on le piquât à la morphine.

Il fut transporté à l'hôpital d'Albany et, lorsque son état se fut amélioré, incarcéré à la prison centrale du Greene County.

(Suite page 11.)



Les obsèques du trop célèbre gangster. (A. P. P.)

rifiée et quelque peu flattée lorsqu'elle avait appris qu'elle avait dansé avec trois boys qui avaient cambriolé une maison et assassiné un policeman.

Mais, entre ces « apprentis » et Jack Diamond qui avait assassiné tant de gens et qui s'en était toujours tiré, il n'y avait vraiment, aucune comparaison!

Dès le premier instant, Marion sentit qu'elle était corps et âme au sinistre gangster!

Sans doute devait-elle s'en repentir?... Qui sait? En tous cas, nombreux sont ceux qui croient que la belle Marion se révolta contre Diamond comme elle s'était révoltée contre sa mère, et qu'elle le trahit... qu'elle l'entraîna on the spot, vers la place où il devait être exécuté, non pas une seule fois, mais deux.

Marion aurait pu vraiment devenir l'étoile de la danse dont rêvait sa mère, mais elle abandonna toutes ses ambitions à la vue de l'« irrésistible » gangster...

Elle fut sienne, l'accompagna où il voulut, reçut ses soufflets et ses ruades, porta jusqu'à complète usure ses vieilles robes. Car Jack Diamond était d'une ladrerie d'usurier, — d'usurier américain!

Marion accepta tout!... Elle vint quand Diamond l'appela, s'en alla lorsqu'il ne la voulut plus voir, revint encore.

Et, entre temps, elle racontait à ses intimes, principalement à son amie Agnès O'Laughlin, avec qui elle vivait lorsqu'elle avait rencontré Diamond, combien son amant était bon, généreux, romanesque, tendre, doux, brave!...

... Et il y en a qui assurent que l'amour n'est pas aveugle!

... Marion était avec son amant à l'hôtel Monticello, ce samedi d'octobre...

Elle portait un kimono de soie rouge et s'appretait à prendre son bain, lorsqu'on frappa à la porte... Jack était en pyjama. Il alla ouvrir.

Marion disparut dans la salle de bains. Trois hommes entrèrent, firent feu et s'enfuirent.

Jack Diamond, d'un pas chancelant, réussit à atteindre le hall; puis, faisant demi-tour, il regagna sa chambre, tituba comme un homme ivre, tournoya sur lui-même et s'abattit sur le seuil de la chambre, entre celle-ci et le couloir.

Marion, qui s'était rapidement habillée, enjamba le corps de son amant et s'enfuit...

Elle fut retrouvée par Arthur Medford, rédacteur au Daily Mirror, et les cinq détectives qu'il avait conduits chez Agnès O'Laughlin.

Marion était cachée dans une penderie, sous une pile de vêtements...

Tandis que le car de la police l'emmenait, roulant à toute allure et faisant retentir l'air des sons répétés de sa sirène pour se faire faire place, Marion, sanglotante et pleurante, ne cessa de jurer qu'elle n'avait pas

Jack Diamond, pour la première fois de sa vie, prêta l'oreille aux conseils et aux observations de sa femme — la seconde du nom. Il se laissa docilement soigner, s'enivra moins souvent et s'adoucit un peu, pas pour longtemps, d'ailleurs!...

Jusqu'alors, il avait échappé à tant de guet-apens, à tellement d'attentats, qu'il avait fini par se croire à peu près invulnérable. Il déchantait!

Pendant quelque temps, il se tint tranquille dans sa baraque et se montra très tendre envers sa femme ravie...

Mais, lorsqu'il alla mieux, lorsqu'il se sentit hors de danger, ce vertueux époux conseilla à sa « légitime » d'aller faire un petit voyage et fit venir Marion « Kiki » Roberts à Accra.

Et, enfin, ayant récupéré ses forces en compagnie de l'ancienne danseuse, il crut le moment venu de reprendre la direction de ses « affaires ».

Les blessures dont il avait failli mourir avaient encore excité sa cruauté et sa férocité. C'était un véritable fauve déchaîné!...

A la tête de ses tueurs, il organisa une « exploitation » intensive des tenanciers d'auberges, pensions, hostelleries, cabarets et autres établissements des Catskill, dans la région d'Albany.

Sur ses ordres, ses meilleurs « tueurs » parcoururent la contrée. Ils exigèrent de chaque tenancier de « Speakeasies », auberges, hostelleries ou autre, un prêt. Un prêt de cinq cents dollars au minimum. De maximum, il n'y en avait pas. Pour les gros prêts, Jack opéra lui-même.

Deux ou trois refusèrent. Dans les quarante-huit heures, ils reçurent la visite de deux « hommes de confiance » qui saccagèrent leur établissement et les blessèrent dangereusement.

C'était la ruine! Les amateurs d'alcool qui fréquentent les bars clandestins sont des gens timides par excellence, de bons citoyens, respectueux des lois — en apparence — qui tiennent à leur réputation. Qu'on leur dise qu'il y a eu du bruit dans un speakeasy, et ils n'y retournent plus.



La maison où Jack Diamond fut assassiné. (A. P. P.)

cidre et de l'eau-de-vie de cidre et vendaient en cachette ces liquides à leurs voisins, amis et connaissances!

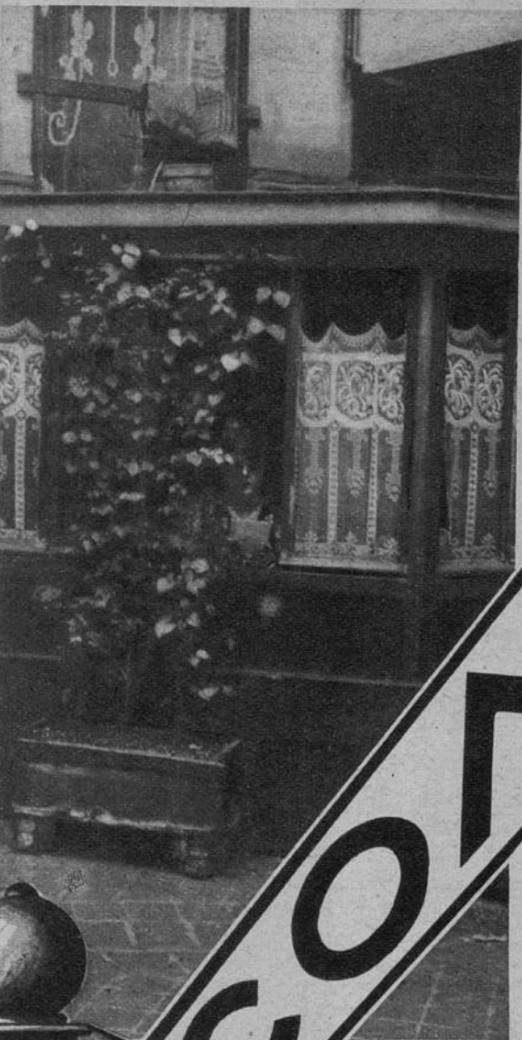
Çà et là, des camionnettes rapides, chargées d'apple-jack, circulaient, livrant l'alcool à qui en voulait. Et, qui plus est, à bon marché!

La fabrication de l'apple-jack, en effet, est d'une dérisoire facilité: des pommes, du cidre, un alambic et le tour est joué. L'apple-jack, non seulement est peu coûteux, mais encore il peut, pour les délicats ou les raffinés, servir de base à toutes sortes de mixtures: l'on peut, avec de l'apple-jack comme base, confectionner plus de cinquante sortes de cocktails!... L'on peut en confectionner des high balls. L'on peut, naturellement, le boire pur. Lorsqu'il est honnêtement fabriqué, son goût est excellent.

C'en était trop! Jack donna à ses hommes des instructions strictes: s'emparer de tout véhicule transportant de l'apple-jack et rechercher



Jack Diamond quelques heures avant son assassinat. Il venait d'être libéré de la prison d'Albany. (A. P. P.)



La fameuse pancarte qui indique l'absence momentanée de la concierge.

Au-dessus : La loge est un observatoire d'où un œil toujours aux aguets surveille les allées et venues. (S.G.P.)

En haut : M^{me} Meyer, la « doyenne » des concierges, qui est restée soixante-trois ans dans la même loge et qui vient de mourir âgée de quatre-vingt-neuf ans. (K.)

Il y a des catégories de citoyens envers lesquels le public nourrit, depuis un temps immémorial, des préjugés invétérés et pour la plupart mal fondés. Les concierges sont de ce nombre. On leur reconnaît des défauts, mais on veut ignorer leurs qualités. Paraphrasant une boutade célèbre, on pourrait dire : « Aux vertus que l'on exige de ces gens, je connais peu de locataires capables d'être concierges. »

La petite police de nos domiciles, si importante pour notre sécurité, c'est la concierge qui l'assure. Elle est la sentinelle au seuil de nos appartements. Qu'on le veuille ou non, son rôle social est bien déterminé, elle est un

rouage indispensable de notre société. Ses attributions lui donnent sur nous un droit de regard, qui doit être discret, mais qui n'en est pas moins effectif. Elle n'est pas assermentée, mais pourtant ses petits rapports, dans diverses circonstances de la vie courante, ont la valeur d'un procès-verbal. C'est elle qui délivre le certificat de domicile, pièce si utile dans la paperasserie administrative. Un vol, voire un crime, a-t-il eu lieu dans l'immeuble, c'est la concierge, déléguée du propriétaire, qui prévient la police et est interrogée par elle. Le reporter, en quête de renseignements, devra s'adresser à elle, et l'intérêt de son article dépend souvent de la bonne volonté de cette dernière.

Pas de grandes affaires criminelles sans le témoignage de la concierge, et l'on pourrait citer de nombreux cas où sa déposition fut de premier plan. Un exemple en donnera une preuve caractéristique : dans le quartier de la plaine Monceau, il y a quelques années, un riche industriel parisien surprit sa femme dans un garçonnisme avec son amant. Coups de revolver. L'amant est tué. Par qui connut-on les circonstances de l'arrivée du mari outragé, la manière dont il força la porte de son rival, la minute où le coup de feu retentit et ce qui se passa ensuite ? Ce fut par la concierge qui, seule de tous les acteurs ou témoins du drame, avait gardé son sang-froid. Policiers et reporters appri-

rent les premiers détails de cette affaire sensationnelle par la préposée au cordon.

C'est la concierge qui, pendant que vous dormez, doit être, toute la nuit, attentive aux allées et venues des personnes entrant dans l'immeuble ou en sortant. La tâche est pleine de sujétions, et le petit écriteau d'un français très douteux, mais bien connu : « La concierge revient de suite » indique que les absences de la dame de la loge doivent être courtes.

La concierge doit être douée d'un certain sens psychologique : elle doit deviner les intentions bonnes ou mauvaises des personnes qui viennent solliciter des renseignements ou proposer des marchandises. Son don d'observation doit être aigu, il importe qu'elle se défie des bonimenteurs, qu'elle évince les individus suspects, en un mot elle doit défendre la tranquillité de ses locataires : telle est une de ses fonctions principales.

Comment on les vole.

Les concierges forment aujourd'hui une corporation organisée qui dispose d'un syndicat reconnu et d'un journal nommé *Le Bulletin des loges*, qui les tient au courant des faits et gestes intéressants de leurs collègues, soutient leurs revendications, et surtout les met en garde contre les aigrefins qui les menacent, et même contre les agissements criminels.

Parmi les stratagèmes plus ou moins ingénieux, et quelques-uns tout nouveaux, dont sont victimes les concierges de la part des escrocs, citons les suivants dont la police eut à s'occuper récemment.

Un des coups les plus classiques est cata-

Dans la loge, avec son... (S. G. P.)

logué sous la dénomination de « paquet ». Voici ce qu'il consiste : un individu vêtu comme un livreur présente à la concierge, muni d'un imposant paquet fort bien conditionné.

— M. Tartempion ? demande-t-il.

M. Tartempion, comme par hasard, est sorti.

— Quel dommage ! s'exclame l'homme. M. Tartempion attend ce colis de toute urgence.

— Laissez-le-moi, propose la concierge.

— Il y a la facture, rétorque le pseudo livreur. C'est 48 fr. 95.

Si la concierge, pour se montrer complaisante envers son locataire, prend le paquet et acquitte la note, elle est refaite. Le colis renferme des vêtements et des chiffons.

Parfois, le voleur paquet par un coup d'inventaire, de la concierge, de Tartempion, à recevoir va lui apporter et à...

Il y a aussi le concubinaire qui se dit sergent de loge et apporte le locataire, absente en commandée ; la soixantaine de francs, et... Très souvent, la concierge ne pas mettre dans l'acte. La clef est une clef d'un lot de ferraille et de puces.

Le truc inédit du voleur a fait ces temps-ci un grand succès dans la corporation en blouse bleue, un sergent de loge, un sergent sur le dos, se présente un locataire dont il a le calier, puis redescend...

— M^{me} Untel n'est-elle pas venue prendre livraison ?

Tout en parlant, le voleur a montré la concierge ne peut qu'être bien du légume annuel elle n'hésite pas.

— Laissez-moi le paquet, dit la concierge.

— Il y en a cinquante-quinze francs.

La concierge paie, la locataire absente.

— Voici vos papiers.

— Mais je n'ai rien de cela.

La concierge, interpellée, reprend.

— En tout cas, rien de perdu, car les pommes...



Dans la loge, avec son chat favori. (S. G. P.)

logué sous la dénomination du « paquet ». Voici en quoi il consiste : un individu vêtu comme un livreur se présente à la concierge, muni d'un imposant paquet fort bien conditionné.

— M. Tartempion ? demande-t-il.

M. Tartempion, comme par hasard, est sorti.

— Quel dommage ! s'exclame l'homme. M. Tartempion attend ce colis de toute urgence.

— Laissez-le moi, propose la concierge.

— Il y a la facture, rétorque le pseudo livreur. C'est 48 fr. 95.

Si la concierge, pour se montrer complaisante envers son locataire, prend le paquet et acquitte la note, elle est refaite. Le colis en question renferme des vieux journaux et des chiffons.

Parfois, le voleur fait annoncer le paquet par un coup de téléphone, qui invite la concierge, de la part de M. Tartempion, à recevoir le paquet qu'on va lui apporter et à solder la facture.

Il y a aussi le coup de la clef. Un individu se disant serrurier se présente à la loge et apporte une clef qu'une locataire, absente en ce moment, lui a commandée ; la somme est minime : une douzaine de francs, et le motif est plausible. Très souvent, la concierge marche, pour ne pas mettre dans l'embarras sa locataire. La clef est une clef quelconque, provenant d'un lot de ferraille acheté au marché aux puces.

Le truc inédit du sac de pommes de terre a fait ces temps-ci un grand nombre de victimes dans la corporation. Un camionneur en blouse bleue, un sac de pommes de terre sur le dos, se présente à la loge et demande une locataire dont il a le nom. Il monte l'escalier, puis redescend un moment après.

— M^{me} Untel n'est pas chez elle. Voulez-vous prendre livraison de sa commande ?

Tout en parlant, l'homme a entr'ouvert le sac et montré les pommes de terre. La concierge ne peut que constater qu'il s'agit bien du légume annoncé. C'est pourquoi elle n'hésite pas.

— Laissez-moi le sac.

— Il y en a cinquante kilos. C'est soixante-quinze francs.

La concierge paie, pour rendre service à la locataire absente. Cette dernière arrive.

— Voici vos pommes de terre, M^{me} Untel.

— Mais je n'ai rien commandé, s'étonne celle-ci.

La concierge, interloquée sur le moment, reprend.

— En tout cas, mon argent n'est pas perdu, car les pommes de terre sont bien



C'est le jour du terme. Le revolver est glissé sous la pile de linge. Le cas échéant, il mettra le malfaiteur en fuite. (S. G. P.)

là, et elles sont belles. Elle ne croit pas encore avoir été dupée. Mais elle ne tardera pas à s'en apercevoir : en effet, le sac ne contient que trente kilos de patates au lieu de cinquante. Tout le vol est dans cette différence appréciable qui représente trente francs de bénéfices illicites pour l'escroc. Celui-ci, s'il reitère vingt fois dans l'après-midi la même opération, a gagné sa journée, comme on le voit.

Il est un autre truc assez ingénieux, employé par les pilleurs de loges : un individu fait irruption dans une loge, l'air affolé.

— Ah ! pauvre madame, il vous arrive un malheur, s'écrie-t-il.

— Qu'y a-t-il ? fait la concierge tremblante.

— Votre mari a passé sous un taxi. Il a été transporté à Lariboisière. Il demande à vous voir d'urgence.

On devine l'émoi de la malheureuse. Elle n'a qu'une pensée, aller rejoindre son mari qui est blessé, mort peut-être.

En hâte, elle s'habille et court à l'hôpital, laissant la loge à l'abandon. On devine ce qui arrive, la concierge partie, l'individu pénètre aisément dans la loge et rafle à loisir tout ce qui s'offre à ses mains. Le tour est joué.

Tantôt c'est un soi-disant plombier qui vient de la part du propriétaire pour une réparation à la tuyauterie de l'immeuble. Pendant que la concierge accompagne l'ouvrier, un complice s'introduit dans la loge et fait main basse sur tout ce qui lui plaît.

Aux prises avec la canaille.

Comme les encaisseurs, les concierges, dépositaires, à certaines époques régulières, de sommes importantes, sont en butte aux attentats des malfaiteurs. La chronique des faits divers rapporte fréquemment

Ci-contre : Tandis qu'elle donne des renseignements, la concierge dévisage son interlocuteur. (S. G. P.)



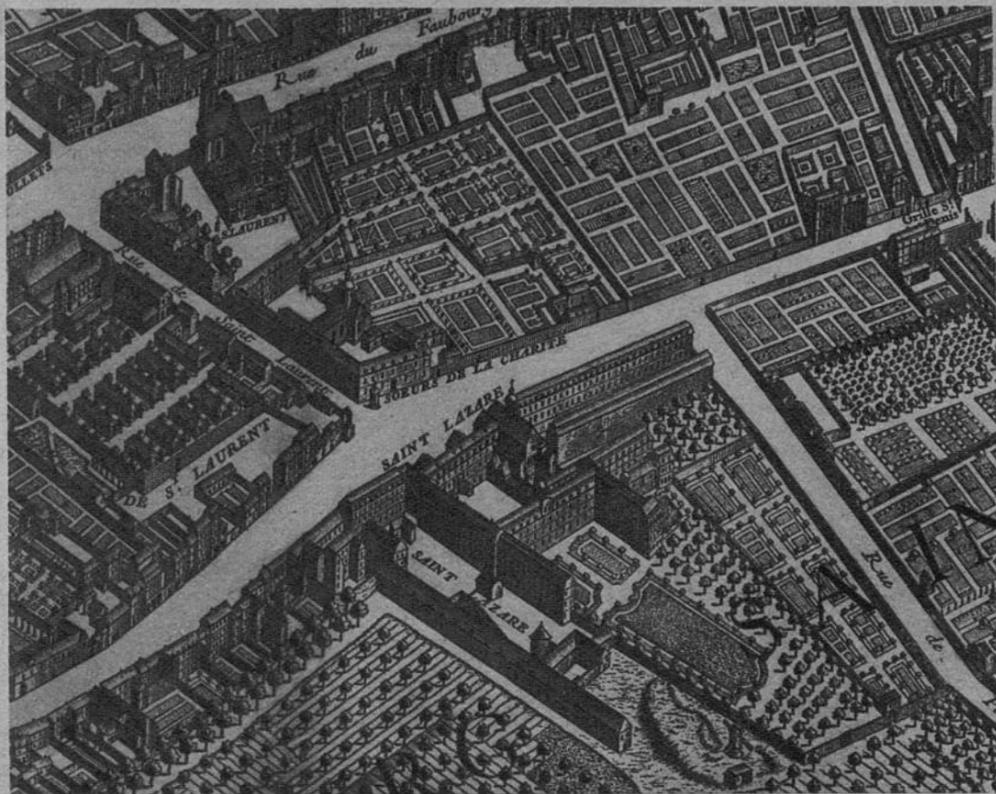
Une des plus vieilles concierges de Paris qui a subi plus d'une fois des enquêtes policières. (S. G. P.)

des agressions contre les gardiennes de nos maisons. Le jour critique est le jour du terme. Gare aux filous audacieux qui possèdent

ANDRÉ CHARPENTIER,
(Suite page 15.)



LA DÉMOLITION de SAINT-LAZARE



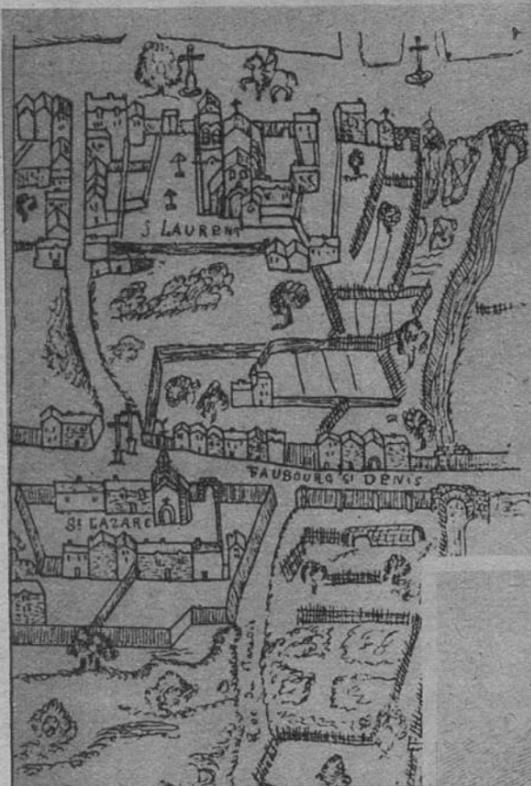
Saint-Lazare vers 1740.

Non loin d'une ancienne voie romaine, au nord de Paris, fut, il y a des siècles, bâtie une église consacrée à saint Lazare ; plus

Au XVIII^e siècle, Saint-Lazare fut tour à tour couvent et maison de correction, avant d'être pillé pendant la Révolution ; durant la Convention, les suspects ennemis du régime y étaient incarcérés et, en quelques mois, plus de deux mille détenus aristocrates et artistes, duchesses et filles du peuple passèrent dans les cellules de Saint-Lazare, qui se dépeupla au 9 thermidor.

Le 15 décembre 1794, l'ancienne léproserie devenait prison de femmes et, depuis, malgré les bruits cent fois répétés de sa disparition, Saint-Lazare subsista : au 107 du faubourg Saint-Denis, la vieille maison branlante et noirâtre, fermée par un porche austère du XVII^e siècle, tient toujours, plus pour longtemps cette fois, car la nouvelle est officielle : l'antique prison va disparaître, et déjà les détenues sont transférées à la Petite Roquette.

Saint-Lazare, nul ne l'ignore, est depuis des années une prison administrative pour les filles, une maison d'arrêt et une maison de dépôt aux quartiers distincts ; à ces quartiers correspondent des costumes divers : robe bleue, fichu à petits carreaux bleus et blancs, bonnet marron des condamnées, bonnet noir des filles punies, bonnet blanc des autres... bonnet évocateur des costumes d'antan, bonnet réminiscence de Manon Lescaut...



Saint-Lazare en 1552 d'après le célèbre plan de Truchet et Hoyau, dit plan de Bâle ; l'un des plus anciens plans de Paris.

tard, les ruines de l'église un peu réparées étaient transformées en léproserie où les malheureux atteints de l'horrible mal étaient parqués dans des cabines, groupées autour d'une chapelle dédiée au pauvre lépreux dont il est question dans la parabole du « Mauvais riche ». Au XVII^e siècle, le domaine fut cédé à saint Vincent de Paul ; dont les missionnaires prirent, dès lors, le nom de « lazaristes ».

Après la disparition de saint Vincent de Paul, qui mourut un soir dans sa cellule, « assis tout habillé, proche le feu », de pieuses personnes vinrent faire là des retraites, tandis que des prêtres y étaient ordonnés : Bossuet y fut sacré évêque, souvenir que l'aigle de Meaux relatait toujours avec émotion.

A droite : Portrait d'André Chénier, poète, peint à Saint-Lazare le 29 messidor au II (17 juillet 1794). André Chénier ne quitta Saint-Lazare que pour la Conciergerie, d'où il alla à l'échafaud, le 25 du même mois.



A ma femme

A mes enfants

A mes amis
ne vous étonner pas, objets sacrés et doux
Si quelqu'un se cristallise oblique mon visage
quand un sarrasin crayon dessinait cette image,
j'attendais l'échafaud et je pensais à vous ; A Roucher

Portrait du poète Jean-Antoine Roucher. Roucher passait le temps à instruire son jeune fils Emile, et cette occupation charmait les loisirs de sa captivité. Le jour qu'il reçut son acte d'accusation, il prévint le bien triste sort qui l'attendait ; il renvoya son fils, à qui il donna son portrait pour le remettre à son épouse. Cet envoi était accompagné d'un quatrain.



Vue de l'ancienne église Saint-Lazare. On ne sait à quelle époque remontait sa construction, elle fut réparée au commencement du XVII^e siècle et ne fut pas comprise dans la démolition (vers 1680) des anciens bâtiments de Saint-Lazare qui menaçaient ruine. De vastes et solides constructions qui existent encore aujourd'hui furent élevées de 1631 à 1684. Cette église fut démolie vers 1823 pour l'agrandissement de la prison.

Un service exceptionnel existe à Saint-Lazare, celui de la pistole : la détenue privilégiée qui peut payer quelques sous par jour est affranchie du dortoir commun et fait chambre à part, en compagnie de deux autres prisonnières ; c'est en somme le quartier « chic » de Saint-Lazare, le quartier qui abrita tant de femmes célèbres à divers titres.





Au-dessous : Armoiries de Saint-Lazare. On les trouve en particulier sur les volumes ayant appartenu à l'ancienne bibliothèque des Lazaristes. Cette bibliothèque fut pillée ou détruite en 1789.



A gauche : Vincent de Paul, fondateur des prêtres de la mission. A droite : Apothéose de saint Vincent de Paul. Les prêtres de la mission et les sœurs grises y sont représentés dans le costume qu'ils portaient à cette époque (1660). Le tableau dont cette gravure est l'image figurait, ainsi que plusieurs autres, dans l'ancienne église Saint-Lazare; tous ces tableaux, une dizaine, furent détruits lors du pillage de 1789. (D'après une gravure de l'époque.)

B. Vincentus in extremis positus, sacra

B. Vincentus à Paulo Congregationis Missionis et Palladium Christiani Fundator

et des sœurs dites sœurs grises, reçoit le viatique, à Saint-Lazare, au cours de sa dernière maladie (D'après une gravure de l'époque.)

Ah ! si ces cellules pouvaient parler ! ah, si ces murs contaient ce qu'ils ont vu et entendu ! que de choses inconnues, suggestives, curieuses, on entendrait : toute l'histoire financière, amoureuse et politique de la III^e République, simplement.

« L'imitation » qui se trouve en permanence dans « la pistole » ne garde-t-elle pas l'empreinte parfumée des belles mains blanches de Marguerite Steinheil, cette sirène auréolée, si l'on peut dire, de la passion de dix hommes politiques fameux dont certains continuèrent à lui envoyer — alors qu'elle était détenue sous l'inculpation du double meurtre de sa mère et de son mari, le peintre Steinheil — des roses rouges couleur de sang et signe d'amour...

Plus de vingt-cinq ans après le drame de l'impasse Ronsin, les plus vieilles religieuses de Saint-Lazare s'exclament encore en parlant de cette « Meg » ensorceleuse.

« C'était la plus douce des pensionnaires... elle ne réclamait jamais... ne demandait jamais de faveurs : seulement un petit

miroir ! Un ange, voilà ce qu'elle était ; l'assassin de son mari et de sa mère, Marguerite Steinheil, plaisanterie ! d'ailleurs, elle a été acquittée ! » Argument irrésistible, en vérité !

Dans une petite cellule froide et sombre, deux lettres indélébiles sont gravées dans le mur comme à la pointe d'un couteau... deux majuscules, semblables à celles qu'aime à tracer les amoureux sur les glaces des cabinets particuliers.

Deux majuscules, oui : T. H... Thérèse Humbert, la grande Thérèse, la femme au coffre-fort mystérieux, la belle-fille d'un garde des sceaux, l'héritière des Crawford, qui avait dans son hôtel, voisin du Bois, reçu tout ce que Paris compte d'illustrations, nese plaignait pas en arrivant dans la morne cellule : elle ne priait pas, ne pleurait pas, ne cousait ni ne tricotait : elle faisait sans cesse des additions et des soustractions... commentait d'arides textes d'experts et réfléchissait longuement... attitude toute semblable à celle que devait

avoir, dans cette même cellule ; quatre ou cinq lustres plus tard, Marthe Hanau, « la présidente » que les avatars de la défunte Gazette du franc amenèrent là pour quelques mois.

La douce M^{me} Arnaud qui envoyait ad patres son mari, professeur au lycée Michelet ; la jolie Jeanne Weiler, qui, après une nuit de fête à Montparnasse, tua, elle aussi, son mari ; la riche et blonde lady Owen, qui blessa grièvement la femme de son amant, passèrent en pistole des heures à attendre, à pleurer, à soupirer, à espérer...

Dernièrement encore, Rachel Méry, petite fille abandonnée par son amant, le musicien Fernand Heurteur, qu'elle abattit — en grande amoureuse — de deux balles de revolver, contemplait de ses yeux horrifiés d'enfant malade l'infirmerie blanche et verrouillée de cette maison d'un autre âge.

La disparition de Saint-Lazare fut demandée par le préfet de police en... 1848, le même vœu fut émis par le conseil général de la Seine.

En 1902, ledit conseil général vota cinq millions de crédits pour la réparation de la prison, et deux ans après on s'aperçut que cette somme de cinq millions avait été déposée et demeurait improductive... à la Caisse des dépôts et consignations.

Enfin, le 22 décembre 1922, deux conseillers municipaux, M. Chérioux et Ambroise Rendu, obtenaient du ministre de la Justice l'assurance que la prison Saint-Lazare allait être évacuée et que les détenues seraient transférées à la Petite Roquette et à Fresnes, en attendant la construction d'une moderne prison de femmes. « Les Courtillères », sur le territoire de Pantin, 1932 : il a fallu dix ans encore pour commencer à mettre à exécution ce projet. Saint-Lazare, léproserie, couvent, prison, Saint-Lazare, première seigneurie ecclésiastique du royaume de jadis, Saint-Lazare que fit bâtir Adélaïde de Savoie, deuxième femme de Louis le Gros, va enfin disparaître, après avoir vécu huit siècles.

SYLVIA RISSEK.

LA VIE SCÉLÉRÉE DE JACK DIAMOND

(Suite de la page 7.)

Tandis qu'il était à l'« ombre », l'enquête ordonnée par le gouverneur Roosevelt fit découvrir d'étranges choses.

L'on apprit que Diamond, qui n'avait plus confiance dans le service téléphonique de son pays, employait des pigeons voyageurs pour correspondre avec ses lieutenants.

Et l'on découvrit, dans d'étranges cachettes, des quantités énormes de bière et d'alcool volées à d'autres bootleggers.

La police apprit — ce dont elle se doutait ! — que Jack Diamond avait des accointances avec tous les grandes organisations de bootleggers de l'Union. Ce n'était d'ailleurs pas un des richards de la bande, mais, riche ou non, il en faisait partie.

Cependant, malgré toutes leurs investigations, les autorités n'ont pu connaître les noms des grands politiciens qui protégeaient l'ignoble bandit et ses complices, mais ce détail ne les intéressait pas sans doute !

Et elles n'ont pas su non plus qui avait abattu Jack dans l'Aratoga Inn...

Jack Diamond — une fois encore ! — devait être acquitté par le jury de Troy. C'était logique ! En dépit des efforts de la police, aucun témoin ne s'était présenté pour appuyer les accusations de Grover Parks, et d'autres témoins, au contraire, avaient permis au « chien enragé du gangland » d'établir, par un alibi soigneusement étudié, qu'il ne pouvait matériellement être avec les tortureurs du malheureux fermier.

Il fut donc acquitté... Mais ses ennemis devaient lui être plus sévères que ses juges !

Le 18 décembre dernier, Jack Diamond, pour célébrer son vingt-quatrième anniversaire, se rendit, à sa sortie de prison, à Albany, où, en compagnie d'amis choisis, il présida un somptueux banquet.

Vers trois heures du matin, il quitta ses fidèles et fila en auto vers sa baraque d'Accra...

Il dormait, lorsque, vers cinq heures du matin, trois inconnus pénétrèrent chez lui.

Ils furent contre son lit sans qu'il les ait entendus venir. Et, sans doute, crut-il un moment, être le jouet de quelque atrocité cauchemard, provoqué par l'alcool qu'il avait bu, lorsqu'il se sentit heurter brutalement à l'épaule...

Il ouvrit les yeux, se dressa, et le sinistre cérémonial qui régissait les exécutions au gangland dut se dérouler suivant les formes habituelles...

— Fais-toi voir, qu'on le serre ! dut ordonner un des inconnus.

Et Jack dut comprendre qu'il allait avoir le sort de tant de misérables qu'il avait froidement exécutés...

Trois détonations retentirent. Foudroyé de trois balles, dont chacune était mortelle, le chien enragé du gangland retomba sur son lit — mort...

Quelques instants plus tard, une auto, tous phares éteints, s'éloigna...

Trois quarts d'heure après, la sonnerie du téléphone réveilla le docteur Homes, qui avait eu, à plusieurs reprises, l'avantage de soigner Jack Diamond :

— Vous feriez bien d'aller voir votre client Diamond ! lui dit une voix. Il n'est pas bien !...

La police fit son enquête.

L'on soupçonna successivement Giro Terranova, le roi des Artichauts, qui, quelque temps auparavant, avait annoncé qu'il allait chasser Diamond de son « territoire de chasse » des Catskill pour prendre sa place... Mais aucune preuve ne put être recueillie de sa culpabilité.

L'on soupçonna Salvatore Spitale, un des plus déterminés ennemis de Diamond... Mais rien de précis ne put être relevé à sa charge...

Parmi les témoins qui vinrent identifier le cadavre de Diamond au dépôt mortuaire d'Albany fut Grover Parks, l'homme qu'il avait si sauvagement torturé peu de temps auparavant, et qui était enfin vengé...

Il semble que Jack Diamond ait été regretté de sa femme...

Quant à Marion « Kiki » Roberts, elle s'est rapidement consolée ! Elle a rejoint sa mère... Elle va publier ses mémoires dans un journal new-yorkais. Déjà, elle a commencé à les écrire. Mais, attention !... Qu'elle n'oublie pas qu'elle risque, si elle se montre indiscrette, d'être emmenée en promenade !

Elle a déclaré qu'elle comptait revenir à ses premières amours, à la danse, dont

elle promettait d'être une des étoiles. Mais il paraît que les acteurs et actrices new-yorkais ne l'entendent pas de cette oreille : ils ont menacé de se mettre en grève si Marion était engagée... « Il y a trop, disent-ils, d'amateurs dans notre métier ! D'amateurs qui ne doivent leur notoriété qu'au scandale et non à leur talent !... Nous n'en voulons pas ! »

Pauvre Marion ! Non seulement elle aura reçu plus que sa part de coups, mais encore son sinistre amant menace de lui nuire même après sa mort !...

... Mais qui a fait tuer Jack Diamond ?

EDWARD J. DOHERTY.

Traduit et adapté par JOSÉ MOSELLI.

FIN.

L'ART DE ROMPRE, ou un vol original

C'est un fait-divers qui sort de la banalité courante. Nous l'empruntons à la rubrique de notre confrère belge *Midi* :

« Mardi soir, vers 21 heures, la charmante petite Charlotte V... rendit visite à son ami Arthur, chaussée d'Ixelles.

« A peine entrée dans l'appartement, elle se mit en garde et distribua force coups de poings à son amant, stupéfait de cette singulière attitude.

« Tu me trompes, hurlait l'aimable jeune femme.

« Et elle frappait dur. Elle commença même à démolir le mobilier. Elle bouscula les tiroirs des meubles et soudain, ayant trouvé une liasse de vingt-cinq billets de mille francs et plusieurs actions, elle jeta le tout par la fenêtre.

« Arthur descendit l'escalier en quatrième vitesse pour retrouver ses précieux papiers. Mais quand il fut dans la rue, celle-ci était propre et nette.

« M. Poisson, ami intime de la petite femme, était passé tout à fait par hasard (?), et comme à Bruxelles il est interdit de jeter du papier dans les rues, il avait soigneusement ramassé les billets et avait disparu.

« La petite Charlotte également. » Ne trouvez-vous pas l'histoire amusante ?

PROCHAINEMENT POLICE-MAGAZINE PUBLIERA UN REPORTAGE TRÈS DOCUMENTÉ SUR LES BATAILLONS D'AFRIQUE AU ROYAUME DU CAFARD

Vient de paraître

Traduit de l'Argot

Un livre sensationnel sur la Vie secrète et dangereuse des malfaiteurs

par

Francis CARCO

l'auteur de « Prisons de Femmes »

Les Edit. de France. Un Volume... 15 fr.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Qu'il soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (188 M) Londres W1.

Un mort s'est évadé du cimetière

Le mystérieux cercueil de Jurançon

Joseph Eyto et son beau-père Alphonse Parabère, fossoyeurs au cimetière de Jurançon, creusaient une fosse dans cette partie du champ de repos qui est consacrée aux sépultures temporaires.

L'éternité de la mort n'est qu'une conception des poètes. L'administration des hommes a des exigences qui contrarient les projets de sérénité des philosophes et les lois de la métaphysique. Un cadavre ne repose pas pour toujours dans son cercueil. Du moins au-dessous d'un certain prix. A Jurançon comme ailleurs, les concessions à perpétuité jouissent d'un privilège durable. La terre est concédée en toute propriété.

Les autres tombes, celles des pauvres, offrent un asile provisoire à leurs morts. C'est un provisoire qui peut durer longtemps puisqu'il est administratif. Mais il arrive toujours une époque où l'on « relève » les sépultures. C'est-à-dire que, lorsque le terrain concédé aux tombes précaires est rempli, on « fait de la place ». On fait disparaître les plus anciens. Comme dans la vie. Place aux jeunes ! Ou, du moins, place aux nouveaux ! On « exhume » les corps enfouis depuis la date la plus reculée et l'on jette leurs ossements dans la fosse commune, dont le nom sinistre exprime dans l'âme populaire une horreur misérable et glacée.

Vous allez voir que ces généralités funèbres ne sont pas inutiles dans le récit de la fantasmagorique aventure du mort perdu de Jurançon.

La bière vide...

Donc, Joseph Eydo et Alphonse Parabère creusaient un trou pour en faire une tombe, à l'occasion d'une inhumation prochaine. Ils creusaient le trou nouveau sur une vieille tombe. Ils y trouvèrent donc un cercueil. C'était normal. Ce qui est normal aussi, en pareil cas, c'est d'ouvrir la bière et d'en verser les ossements dans cette fosse commune que nous avons suffisamment évoquée. Eyto et Parabère crèverent à coups de pioche le bois du cercueil. Ils rencontrèrent une résistance inattendue parce qu'il était fait de chêne épais et solide. Bref, ils l'ouvrirent. Et alors ils furent bien étonnés. La bière était vide. C'est-à-dire que son mort n'était pas dedans. Il y avait bien le coussin de plumes destiné à soutenir la tête aux yeux clos dans son sommeil sans fin. Mais la tête n'y était pas. Le reste non plus. Il y avait seulement quelques débris de ferraille, et notamment cinq ou six boîtes de conserves, sans qu'on ait depuis — et ceci est déjà assez curieux, très exactement fixé leur nombre, leur nature et leur signalement.

Naturellement, le plaisant et le pittoresque n'ont pas manqué de se mêler à cette aventure où le comique côtoie le drame et qu'on eût, pour cela, aimé Shakespeare.

Du moins, au cimetière d'Elseigneur, Hamlet pouvait-il tenir un crâne en main pour déclamer son monologue fameux : « Etre ou ne pas être... » Comme il n'y avait pas de crâne, le fossoyeur Eyto dit, comme il convenait :

« Tiens, en voilà un qui s'est sauvé !... Après cette réplique qui eût enchanté un dramaturge, il s'en fut avec Parabère prévenir les gendarmes.

L'affaire du cercueil de Jurançon commença.

Un singulier cimetière

Elle appelle tout de suite quelques réflexions. On n'a pas l'air d'avoir grand

souci des morts à Jurançon. C'est un si beau pays. Et il fait si doux y vivre !... Comment peut-on avoir l'idée fâcheuse d'y mourir !

Tout de même, il n'apparaît pas que la comptabilité des défunts y soit tenue avec cette stricte exactitude qu'imposent les formalités de l'administration et des règles municipales. Voilà une tombe qui date de quinze années et nul ne peut dire son nom. Et l'on s'en remet à deux fossoyeurs de déterminer quel est celui des morts dont c'est le tour de départ pour entrer dans la communauté du néant. Et il apparaît tout de suite que ces deux fossoyeurs, au demeurant les meilleurs gars du monde, choisissent à leur gré le locataire à expulser, sans souci de ses droits à l'ancienneté.

Car on en fut tout de suite à se demander si cette tombe était celle d'un Jurançonnois ou d'un Palois et de quelle année elle datait. Elle était bien creusée dans le terrain réservé aux défunts de 1917. Mais on doute que l'ordre ait régné dans les enfouissements pratiqués, si l'on peut dire, au petit bonheur.

Maintenant, il se pourrait aussi que la commune de Jurançon ne méritât point ces reproches pour sa négligence et qu'elle fût digne, au contraire, de recevoir des éloges pour sa discrétion.

Une enquête sans fièvre

Rien ne vaut, pour bien fixer les faits, les précisions d'une enquête. Seulement, il semble bien que l'enquête n'ait pas été très précise. Il a bien fallu une bonne semaine pour qu'elle atteignît le parquet de Pau, où elle fut entreprise par M. le procureur Raynaud et son substitut, M. Bogue. Elle commença par soulever un point de droit. A quel titre la Justice pouvait-elle intervenir ? La Justice court quelquefois après les vivants. Elle ne les attrape pas toujours. Mais comment pourrait-elle se jeter à la poursuite d'un défunct ? Avait-il le droit de s'évader de son cercueil ? Le Code n'a pas prévu le cas. Il paraît que le dossier du parquet de Pau est une chose bien curieuse à voir. Et, singulièrement, sa couverture. Comme tous les dossiers de tous les parquets, celle-ci porte des mentions imprimées que le greffier remplit d'une belle ronde : le nom de l'inculpé, la nature de l'inculpation et les numéros des articles pénaux qui ont prévu et qui punissent le cas.

Ici, sur la couverture, il n'y a rien. Si bien qu'on ne semble pas avoir été bien pressé de mettre quelque chose dedans. Ce dossier-là est un peu comme le cercueil de Jurançon lui-même...

Et, nonobstant, cette information-là n'était pas bien difficile à entreprendre. C'était si simple de demander à l'administration municipale : « Quels sont les morts de l'année 1917 à Jurançon ? »

Et, ensuite, de rechercher quel privilégié, parmi ces défunts, fut enseveli dans une bière de chêne ornée de poignées d'argent, quoique inhumé dans la concession provisoire.

A ces questions, l'administration municipale a répondu très exactement : « Je ne sais pas ! »

Elle a ajouté : « Je ne sais pas, parce que, en 1917, il y a eu des « réfugiés » à Jurançon. »

Il paraît que, lorsqu'un « réfugié » mourait à Jurançon, il n'était pas inscrit sur le registre municipal des décès.

A cette observation, l'administration a répondu : « C'est peut-être un habitant

de Pau. Il y a des habitants de Pau inhumés dans le cimetière de Jurançon. »

Il paraît que, lorsqu'un Palois est inhumé dans le cimetière de Jurançon, on ne sait pas au juste où se trouve la concession appartenant à la ville de Pau.

A cette observation nouvelle, l'administration a répondu : « Cette sépulture, placée dans la travée de 1917, n'est peut-être pas de 1917 ! »

Sachez bien que le village de Jurançon compte trois mille habitants. Tout le monde se connaît. Quel peut être ce défunct que tous les autres habitants ignorent ?

L'administration répond encore : « Si M. Moore, qui était maire à ce moment-là, était ici, il vous le dirait sûrement. Et aussi le fossoyeur de 1917. Mais ils sont morts tous les deux. On ne peut pas les interroger. »

Bien sûr. Et peut-être même qu'on ne pourrait pas les retrouver. Ce cimetière de Jurançon est tellement extraordinaire...

Les constatations incertaines

Le dossier de l'affaire peut se décomposer en trois parties : les constatations matérielles concernant le cercueil, les constatations matérielles concernant la tombe, les dépositions des témoins.

Ouvrons le dossier. Constatations matérielles relatives au cercueil : il n'y en a pas. Eh ! oui, si singulier que cela apparaisse, on ne sait pas encore grand chose sur le contenant et le contenu. Dans la bière, il y avait un coussin rempli de plumes. Le coussin était crevé. Les plumes étaient éparpillées. On aurait pu tenter d'identifier l'étoffe du coussin. Dans la bière, il y avait aussi des débris de ferraille, notamment des boîtes de conserves. En quel état ! on peut le deviner. On aurait dû identifier ces boîtes. Quelles conserves ? De quelle région ? Rien... Les gendarmes ont mis quelques débris dans un sac. Ils ont emporté le sac. On n'en parle plus...

Et la bière elle-même ? On a jeté un peu de terre dessus, et aussi un peu de doute sur la déclaration des fossoyeurs. Le plus facile était encore de saisir les bois du cercueil, de faire rechercher par un expert les traces qui eussent, à coup sûr, décelé si un cadavre s'était décomposé dans cette boîte. On fait, pour moins, des expertises plus compliquées que celles-là.

Joseph Eyto et le père Alphonse Parabère ont montré complaisamment aux journalistes et aux curieux des morceaux de la bière. Vieilles planches noircies. Et poignées encore nickelées sous leur gangue d'argile noirâtre. Toutes ces choses gardent leur secret pour cette excellente raison, d'ailleurs, qu'on ne tente guère de le leur arracher.

Constatations relatives à la tombe : il y avait une croix dessus, et, sur la croix, une inscription. On a lavé la croix pour lire l'inscription. Alors on a lu les lettres J... B... après quoi, on a insinué que la croix avait dû être apportée récemment sur la vieille tombe. A la condition qu'on ne puisse rien lire du tout, on admettrait que la croix placée sur la tombe pourrait bien porter le nom du mort.

Voilà pour les constatations matérielles. Quel drôle de cimetière ! Quelle drôle d'enquête !...

Les témoignages discrets

On a entendu les témoins. D'abord, le maire, M. Pédéménjou, M. Pédéménjou a dit tout ce que vous savez déjà, c'est-à-

dire qu'il ne savait rien, tout cela s'étant passé sous le règne de M. Moore, le maire précédent qui savait tout et qui est mort.

On a entendu M. l'abbé Hourcade, curé de Jurançon, depuis 1903 et qui, sans désemparer, a enterré, depuis ce temps-là tous les Jurançonnois. Le bon curé a, dans sa sacristie, ouvert son registre mortuaire, en présence de M. Pédéménjou, très intéressé. Originale petite commune tout de même, où, pour connaître l'état-civil, le maire va consulter le curé. L'excellent abbé n'a pas retrouvé le défunct de 1917 qui se faisait enterrer avec les pauvres dans le cercueil d'un riche.

On a entendu M^{lle} Iboz qui est chaisière de l'église et constituée à elle toute seule l'administration des pompes funèbres du pays. Elle a déclaré : « A Jurançon, les gens sont ensevelis par leur famille. Ce sont les parents qui font la mise en bière. Ils poussent même le corbillard qui n'est chez nous qu'une voiture à bras. Depuis trente ans, je n'ai mis en bière que des gens que je connais et je sais où ils reposent. »

On a entendu M. Lourlatat, le menuisier. Il a dit : « J'étais mobilisé en 1917. Mais je reconnais le cercueil. J'ai été le voir au cimetière. Il a été fabriqué dans le pays. Je reconnais le travail. D'après son état, il était depuis quinze ans environ dans la terre. J'ai remarqué que le couvercle était détérioré. Une partie du panneau manquait. »

On a interrogé le doyen du pays, le père Fontebie, le cantonnier. Il connaît tous les vivants et a connu tous les morts du pays depuis quatre-vingts ans. Il ne sait rien sur celui-là...

Dans toutes les affaires, on interroge les voisins. C'est une tradition. On n'y a pas manqué. Certes, on n'a rien pu demander aux locataires qui entouraient la suprême et fallacieuse habitation du mort disparu. Du moins, s'est-on adressé à leurs familles. Ce fut comme une fatalité. D'un seul coup, ils ont été incapables de savoir qui avait été enterré à droite, à gauche, à la tête ou au pied de leur défunct ! La chose évidemment est unique dans tous les cimetières citadins de France ! Celui de Jurançon est devenu une spécialité moins joyeuse, mais encore plus rare que son cru fameux.

En désespoir de cause, les enquêteurs ont décidé de faire à nouveau comparaître devant eux Joseph Eyto, le gendre, et son beau-père Alphonse Parabère. Excellents renseignements sur eux, d'ailleurs. Au pays, on les connaît depuis toujours. Et, si Joseph Eyto, selon la tradition, est un fossoyeur jovial, il est incapable d'une mauvaise plaisanterie, que la présence de son beau-père rend encore plus impossible. « Etes-vous bien sûr de ce que vous avez vu, ou, plutôt, de ce que vous n'avez pas vu ? » leur ont demandé les gendarmes.

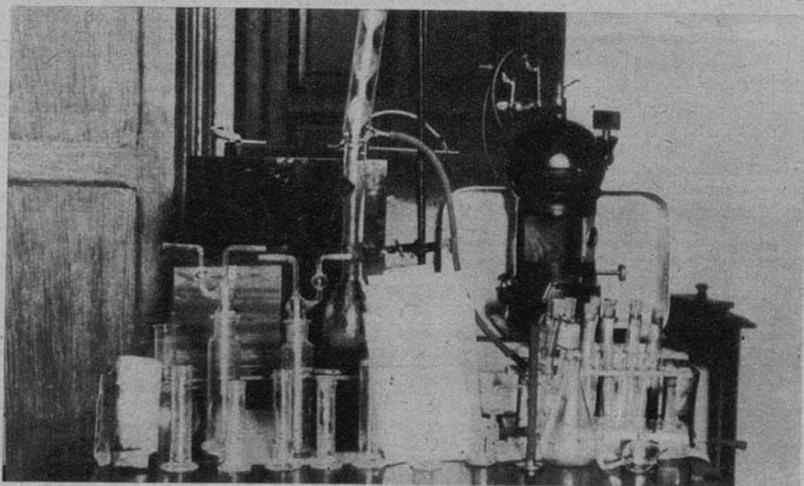
La ferraille était là, dans le cercueil, pour répondre. Et les ossements n'y étaient plus. Et puis, ces boîtes, ces récipients qui semblent faits exprès pour entretenir les forces d'un mort illusoire, ce trou dans le couvercle, qui paraît destiné à l'aération de ce fallacieux cadavre... ne seraient-ce pas les précautions d'un vivant paradoxal ? Cependant, si les deux fossoyeurs, interrogés, lassés, finissaient par éprouver un doute, ou seulement par le manifester, cela simplifierait bien les choses et apporterait une solution logique à une affaire déraisonnable.

Le secret

Car, on pense bien que les témoins, qui



Dans une émeute de travailleurs, après licenciement aux usines Ford, à Detroit (Michigan), quatre hommes ont été tués. Leurs camarades leur ont fait des obsèques solennelles et affligées. Les bannières, à droite et à gauche du cercueil, stigmatisent Ford et la police. (W. W.)



A Malaga (Espagne), le concierge de la Banque centrale a acheté des machines (68.000 pesetas) à un individu inconnu. Elles devaient lui servir à faire de faux billets de banque ! Le concierge, ayant porté plainte, a été arrêté lui-même. (K.)

ne disent rien aux gendarmes, sont entourés de gens à qui les gendarmes n'ont rien demandé. Le soir, à la veillée, on passe la revue des vivants et des morts. Et tout bas, très bas, beaucoup trop bas pour que la maréchaille, dont les oreilles s'ouvrent au commandement réglementaire, puissent entendre, on cite des noms, un nom...

Personne, ici, ne s'est ému d'une récente affaire où un faux mort tenta de tromper une compagnie d'assurances. (A propos, que n'a-t-on fait rechercher dans les agences régionales la liste des assurés décédés à Jurançon ? Et faut-il ajouter que cette recherche, ce sont les compagnies qui

l'entreprennent spontanément à cette heure ?)

Faut-il penser que le mobile du faux décès fut un essai de démobilisation d'un mobilisé peu soucieux des rigueurs et des périls du front ? A Jurançon, on le pense, on le croit, on le dit...

Posons un principe. La vérité, quelle qu'elle soit, ne résisterait pas à deux jours d'investigations normales de la brigade mobile. Quarant-huit heures d'enquête, pareille à toutes les autres enquêtes criminelles, et le secret du cercueil vide de Jurançon sera percé.

LOUIS MARS.

CRIME D'AUVERGNE

Le double crime horrible du château des Bruyères

C'est une crime horrible, que celui dont le hameau de Mazal, en Auvergne, près de Clermont-Ferrand, a été le théâtre.

A l'écart du bourg vivaient ensemble dans une maison assez délabrée deux vieilles femmes, M^{lle} Loiseau et M^{me} V^{ve} Rossignol, très estimées dans le pays et qui avaient de petites rentes.

Il y a quelques jours, on les découvrait assassinées. Assassinées dans des conditions particulièrement horribles ! M^{me} Rossignol avait été abattue à coups de crosse de fusil ; M^{lle} Loiseau avait été tuée d'une balle, tirée à travers la fenêtre. Les deux victimes, jetées l'une sur l'autre et arrosées de pétrole, avaient été brûlées vives, comme l'indiquaient suffisamment leurs membres crispés et tordus dans une suprême torture.

Les recherches ne furent pas très longues. On avait recueilli le témoignage, avant sa mort, de M^{lle} Loiseau, disant à quelques gens du village « qu'elle n'aimait pas voir rôder autour de la maison ce garnement d'Evaux ».

Ce propos ne fut pas perdu pour la police qui rechercha aussitôt ce qui pouvait être cet homme. Marien Evaux, né en 1901 à Rochefort, où sa famille est honorablement connue, est un grand gaillard à l'air sournois, qui ne regarde jamais en face, et porte sur la figure comme une instinctive cruauté.

Cuisiné habilement durant quinze heures consécutives, le paysan finit par avouer. Il avait conçu le dessein de tuer les deux femmes d'abord par esprit de vengeance, M^{lle} Loiseau l'ayant chassé assez durement de chez elle, et ensuite par esprit de lucre. Evaux, en effet, avait envie d'un fusil de chasse valant 800 francs.

Evaux raconta qu'il était venu au château des Bruyères pour tirer un lièvre. En passant, il vit par la croisée, dans la chambre éclairée par une lampe, les deux vieilles en train de tricoter, côte à côte. Evaux prit dans le fenil une brassée de foin, s'assit dessus et enleva ses sabots pour faire moins de bruit. Il réfléchit un moment, puis s'approcha, en chaussons, de la fenêtre et tira sur Marie Loiseau, qui s'abattit en gémissant.

Alors l'assassin, pénétrant dans la maison, dont la porte ne lui résista pas, bondit sur la veuve Rossignol, qu'il abattit d'un coup de crosse sur la tête. Alors, Evaux ramassa tout le papier qu'il put trouver et versa du pétrole sur les deux femmes étendues. Puis il mit le feu.

Dès les premières morsures des flammes, M^{lle} Loiseau se releva et se précipita au dehors en hurlant « Au secours ! L'assassin court après elle, la rattrapa dans la cour. Elle lui cria : « Tu me le paieras, bandit ! »

D'un coup de poing, Evaux la fit taire, la ramena en la traînant par les cheveux dans la maison et la rejeta parmi les flammes



Dans cette maison isolée du hameau de Mazal, près Clermont-Ferrand, deux vieilles femmes ont été assassinées et brûlées vives. L'assassin, Marien Evaux, a été arrêté. Il a avoué son crime. Vengeance et cupidité. (W. W.)

qui avaient monté. Pendant que brûlaient les deux malheureuses, qui gémissaient et remuaient sans pouvoir se relever ni échapper au brasier, Evaux visita la maison, mais ne trouva pas d'argent.

Le criminel redescendit, ferma la porte derrière lui et, pendant un long moment, regarda par la fenêtre les deux femmes s'agiter en de suprêmes convulsions d'agonie. Puis il rentra chez lui.

Conduit à Riom après ces aveux, l'assassin, qui semble inconscient, a été écouré. Il a fallu le protéger contre la fureur de la foule, qui voulait l'écharper.

L'arrestation de l'assassin a calmé l'émotion très vive qui s'était emparée du pays tout entier à la nouvelle du crime.

Le comptable Lelièvre a été condamné

La semaine dernière, nous avons parlé du procès Henri Lelièvre. Le comptable, accusé d'avoir détourné plus de 900 000 francs à la maison qui l'employait depuis sept ans, a été condamné à deux ans de prison, 200 francs d'amende et à la restitution des 900 000 francs dérobés.

sans doute aussi penseront ils que le mot, le mot injurieux qui blessa le mari n'était pas dédaigné par Molière, lequel l'employa volontiers :

— Mais que m'importe Molière, son Tartufe, ses Femmes savantes et son Misanthrope, dit le mari insulté et mécontent, je ne suis pas trompé et n'en veux point porter le titre !

Tue-moi d'abord

La révolution russe a amené en France et notamment à Paris des milliers d'émigrés : grands-ducs devenus chauffeurs de taxi, princesses devenues manucures, officiers qu'on retrouve à présent dans les orchestres sous les traits de joueurs de balalaïka...

Mais il n'y a pas que ces aristocrates familiaires de la cour du dernier tsar... Il y a aussi l'ouvrier russe, l'humble, le pauvre que le bolchevisme a chassé de son pays et qui mène parfois à l'étranger une dure vie de misère.

L'ouvrier moscovite, pétersbourgeois ou cosaque, n'a pas la ressource comme le grand seigneur, de se vêtir d'une redingote bleue serrée à la taille, avec le poignard à la ceinture, en faisant afficher « le prince

X dirige l'orchestre Z ». Non, il n'a pas l'allure nécessaire... il reste un ouvrier et le travail est difficile à trouver.

Victor Mossidze fait partie de cette immense armée de malheureux : il est né à Ekatermodar (Russie) il y a quelque trentetrois ans ; tout jeune, il a vu les atrocités de la guerre ; puis de la révolution ; ses parents sont morts, sa famille a été dispersée par la tourmente : que faire là-bas ? Il a quitté la sainte Russie pour venir en France ; il est emporté, bouillant, plein d'idées généreuses qu'il énonce en un idiome incompréhensible. Il hante d'abord Montparnasse où il retrouve des compatriotes, mais se lie aussi avec des Américains qui ne parlent que dollars par millions, avec des Japonais au visage mystérieux d'ivoire vieilli, avec des nègres au sourire éblouissant, avec des femmes aussi... Il fait la fête et, peu à peu, son mince pécule s'épuise... Il faut travailler et c'est à présent que la situation devient difficile.

Le travail ne se trouve guère, Mossidze va d'usine en usine, reste des jours sans ressources, presque sans manger, enfin trouve une place dans une importante firme automobile.

Le temps passe... Le Russe est seul à Paris, il n'a eu que des liaisons passagères, liaisons d'une semaine, d'un jour, lorsqu'il fait la connaissance de Cécile Malauran.

Elle a vingt ans, elle est charmante. Petite ouvrière parisienne, elle a déjà connu les tristesses et les déceptions de l'amour... Il lui reste d'une courte idylle qu'elle croyait durable — les femmes croient toujours à l'éternité de l'amour — une petite fille Yvette, qui a un an lorsque Cécile rencontre le Russe ; celui-ci la courtise... C'est l'été. Les deux amoureux renouvellent ce que Delmet a si bien mis en musique : les longues promenades dans les rues parisiennes, les haltes devant les voiturettes de cerises, les chevauchées dans les fêtes foraines et, les dimanches, les déjeuners sous les tonnelles de la proche banlieue, dans ces coins où traînent les amours et les souvenirs.

Puis, ils décident de vivre ensemble. — Nous ferons des économies ainsi, dit Cécile qui travaille dans une imprimerie de la rue de Clichy.

— Et nous serons plus près l'un de l'autre ! ajoute l'homme épris.

Hélas ! l'aventure galement, amoureusement commencée, devait tragiquement finir... et si vite !

Victor Mossidze connaît le chômage, la gêne s'introduit, dans le faux ménage, la jeune femme récrimine... Elle espérait de son compagnon un peu de ce superflu — bas de soie, parfums, une robe de plus, une écharpe — si nécessaire aux coquettes Parisiennes, et, au contraire, elle n'a pas tous les soirs de quoi dîner... Des lettres de reproches arrivent du village de la Somme où la petite Yvette est en nourrice ; cette dernière n'est pas payée et l'enfant a besoin de chaussures.

Et ce n'est pas tout : l'homme est jaloux, Cécile aussi d'ailleurs, les scènes succèdent aux scènes, toujours plus violentes et plus tumultueuses.

« Cela finira mal ! » murmurent les locataires des chambres voisines, dans l'hôtel où le couple est venu abriter son fugitif bonheur, si instable. De plus, Mossidze a des amis bavards, des compatriotes : le mari, sommelier dans un bar de nuit, la femme, vendeuse de « koulitch » — ces fameux petits pâtés nationaux que les

Russes prisent fort — qui ne se gênent guère pour augmenter la discorde déjà si vive du couple.

— Il vous trompe ! dit la femme à Cécile.

— Elle te trompe ! déclare l'homme en écho à Victor.

— Tu n'as déjà pas d'argent et le peu que tu gagnes passe à tes « poules » ! hurle Cécile Malauran.

Mossidze se défend, il jure à sa compagne qu'il n'aime qu'elle, qu'il ne connaît aucune autre femme... Elle est incroyablement. La vie passe en récriminations, bouderies sans fin, querelles, rapprochements brefs qu'intrompent de nouvelles scènes.

— Il faut en finir ! pleure Cécile.

Et l'homme, sombre, murmure aussi : — Il faut en finir !

Le 7 septembre dernier, le commissaire de police des Épinettes était avisé par le propriétaire d'un hôtel de l'avenue de Clichy qu'un crime venait d'être commis dans sa maison : le matin, un locataire surpris de ne pas avoir vu sortir ses voisins, avait frappé à leur porte : pas de réponse... Un agent appelé avait ouvert cette porte à l'aide d'une clé que possédait le patron de l'hôtel : sur le lit, Cécile Malauran et Victor Mossidze étaient allongés. Tous deux portaient d'affreuses blessures d'où le sang coulait encore, s'étendant par flaques sur le parquet. A hauteur de la main droite de l'homme, un revolver gisait à terre.

Que s'était-il passé ? Il faut s'en rapporter au récit que fit plus tard le Russe du drame auquel il survécut seul, la malheureuse Cécile étant morte durant son transfert à l'hôpital.

Or, donc, d'après Mossidze, une scène plus violente que les autres avait éclaté, reproches, jalousie, manque d'argent, le Russe avait déclaré que, las de cette vie, il était décidé à se tuer et, à ce moment, sortant son revolver de sa poche, il l'avait approché de sa tempe.

— Tue-moi d'abord ! supplie la femme.

— Non, moi seul !

— Je ne veux pas... Je ne veux pas... Nous devons mourir ensemble puisque nous ne pouvons vivre heureux... Tue-moi d'abord !

Hébété, machinal, l'homme a levé l'arme, la femme s'effondre, il tourne le revolver vers sa poitrine et tombe à son tour.

Vérité ? Affabulation ? Le jury de la Seine devra, le 4 avril prochain adopter une de ces deux versions. Victor Mossidze a confié au vibrant talent de M^e Dutheil de Lamothe le soin de faire triompher sa thèse :

— Tue moi d'abord !

La femme voulait mourir... Le meurtrier aussi ; lui a survécu et le regrette... pleurant chaque jour l'amie disparue.

Que pensera le jury de cette tragique aventure ?

Rôle des Assises de la Seine

Lundi 4 avril : Victor Mossidze : Meurtre. Défenseur : M^e Dutheil de Lamothe.

Mardi 5 avril : Raymond Gremaud : Viol, menaces de mort. Défenseur : M^e de Zébres.

Mercredi 6 avril : Henri Auclert : Meurtre et tentative. Défenseur : M^e Legrand.

Judi 7 avril : Gabriel Allez : Meurtre. Défenseur : M^e Pierre Weill.

SYLVIA RISSER.

On accuse, on plaide, on juge...

La valeur de l'injure

— Non, monsieur, ce que vous dites est ridicule !

— Du tout, monsieur, j'ai raison et c'est vous qui avez tort.

— Non, monsieur.

— Si, monsieur.

— D'ailleurs, ma femme est absolument de mon avis.

— Ah ! ah ! parlons-en de votre femme.

— Et pourquoi n'en parlerions nous pas ?

— Laissez-moi rire...

— Pourquoi le nom de ma femme vous fait-il rire ?

— Parce qu'elle vous trompe et que vous êtes...

Ici le mot, le petit mot court, sonore qui fait bondir les maris : celui-ci, outré de recevoir comme cela, en plein visage, le mot qu'il considère comme une injure, n'en reste pas là... Il poursuit son « insulteur » devant le tribunal et lui demande cinquante mille francs de dommages-intérêts : l'épithète malsonnante ne lui convient pas le mot composé de quatre lettres lui semble indésirable et vaut à ses yeux réparation.

L'appellation exige-t-elle une réparation pécuniaire ? Les juges le diront, mais



Une auto ensanglantée — auto volée — a été retrouvée à Gennevilliers. Ce n'est pas celle dans laquelle M^{me} Ferré fut attaquée. Le mystère subsiste. Ici, M. Ebregau, qui trouva l'automobile. (K.)



Le « bébé Lindbergh » n'a toujours pas été rendu à ses parents et l'on se perd en conjectures. Voici l'affiche, avec signallement complet de l'enfant, qui a été apposée dans toutes les gares américaines. (W. W.)

Le double meurtre de l'avenue Wagram

DRAME D'AMOUR ? DRAME D'ARGENT ?

Baldassare Moschini est un bel Italien aux yeux de feu — selon le cliché — au teint mat, à la chevelure cirée comme du vieux palissandre ; Naples, ô douce Napoli ! vit naître celui qui, dès l'âge de vingt ans, songea que, pour un élégant et séduisant Napolitain, il n'était pas de meilleur métier que de devenir « danseur argentin » à Paris.

Il quitta donc « le fortuné rivage » chanté par Lamartine pour venir chercher en France le pain quotidien... avec beaucoup de beurre dessus, selon son expression, peut-être vulgaire mais imagée.

Et dans les théâtres élégants où défilent toutes les célébrités du théâtre, de la finance et de la fête, dans ces dancings où trônent les grandes prêtresses du dieu « tango », Baldassare débuta comme « danseur professionnel » ; sous la lumière bleue et jaune des fleurs électriques aux sons de la musique à la fois aiguë et voluptueuse, parmi des Américains aux lunettes d'écaillé, de lourds Allemands, de sombres Espagnols, il fit danser des femmes de toutes les catégories, des femmes élégantes parées, couvertes de perles et de diamants.

— Comment conquérir la richesse de l'une d'elles ? pensait sans cesse l'Italien qui, à cette demande, faisait immédiatement la réponse :

— Les jeunes sont méfiantes... et puis, elles ne donnent pas... elles veulent de l'argent... alors une vieille... ou une presque vieille !

Et nanti de ce principe, le danseur se met à la recherche de celle qui lui assurerait l'existence large, paresseuse, aisée qu'il convoitait de toutes ses forces : l'occasion se présenta, s'il est possible de dire, sous la forme — encore aimable — de M^{me} Daisy Middleton, propriétaire d'un magasin « tailleur pour dames » voisin de la Madeleine.

Elle frôle la cinquantaine et reçoit d'abord avec ferveur les hommages de Moschini... elle lui fait des cadeaux : une bague, une épingle de cravate, une dix-chevaux, et le Napolitain, qui possède une conscience en caoutchouc, accepte bijoux et auto, voire billets bleus, d'un air désinvolte... Il est beau : tout cela ne lui est-il pas dû ? M^{me} Middleton a acheté le fonds de tailleur pour se distraire, car elle est la veuve d'un riche anglais, elle possède des rentes opulentes qui donnent fort envie à

son jeune ami : pourquoi ne deviendrait-il pas son mari ?

Mais la dame résiste : quinquagénaire éprise d'un garçon trop jeune, elle le juge néanmoins peu scrupuleux et peu sûr ; elle ne veut qu'une brève aventure là où il cherche le refuge stable... l'idylle pourtant s'éternise, les mois succèdent aux mois, les années aux années... le couple illégitime est très connu dans les « boîtes » de Montparnasse et de Montmartre, où il passe des heures à boire des cocktails et à fumer des cigarettes.

Tous deux aiment ces longues salles ornées de glaces et de banquettes de reps rouge, avec les tables surmontées de seaux à champagne d'où émergent les bouteilles casquées de métal et, en retrait, au fond, le bar avec ses étagères aux fioles de toutes couleurs :

— Sois ma femme ! soupire Baldassare entre deux gorgées d'alcool.

M^{me} Middleton réfléchit, regarde une seconde son compagnon et murmure en lançant une spirale de fumée au plafond bas :

— Peut-être !

Et la vie continue ainsi banale, quotidienne, entre ce jeune homme qui reçoit et cette femme vieillissante qui donne...

Il y a des jours où un ennui imprécis vous tourmente, une vague mauvaise humeur vous empêche de vous livrer au travail pourtant aimé ; il y a des jours où tout vous ennuie, où les fleurs sont sans couleurs et les parfums sans odeurs, la vie semble amère : c'est le spleen.

M^{me} Germaine Le Penven est une charmante Parisienne de trente ans qui, depuis des semaines, est aux prises avec ce mal troublé qu'est le spleen : elle est jeune, avenante, gagne bien sa vie... que veut-elle de plus ? pourquoi se sent-elle parfois le cœur lourd de larmes ? Simplement parce qu'elle est seule et que nulle robuste épaulée n'est là pour soutenir son front découragé. Elle soupire sur le vide de son existence triste, décolorée, anormale ; existence d'ermite, sorte de mort anticipée ; parfois, elle pleure de désespoir et elle a la nostalgie de l'amour... c'est alors qu'au hasard d'une course dans Paris, elle rencontre Baldassare Moschini : il demande un

rendez-vous qu'elle accorde, puis un second, un troisième, et c'est l'idylle.

Avec son flair et sa finesse de Napolitain, l'homme a compris que la femme sérieuse qu'est M^{me} Le Penven n'apprécierait guère le « danseur argentin » et il a simplement — en paroles, c'est vite fait — changé de profession ; il est devenu... fabricant de cravates.

— Si vous voulez, murmure-t-il, nous serons heureux, acceptez d'être ma femme !

L'Italien est séduisant, beau parleur. « Pourquoi pas ? » songe sa nouvelle conquête en acceptant ce projet.

Les fiançailles durent quelques mois, on va fixer la date du mariage, lorsque M^{me} Germaine Le Penven tombe malade : le médecin lui ordonne une cure de repos sur la Côte d'Azur :

— Vous quitter, quel déchirement, quelle souffrance ! répète Baldassare.

Souffrance de courte durée sans doute, car à Nice, un beau matin, la fiancée reçoit une lettre l'avisant que tout est fini.

Je ne suis pas digne de vous, écrivait Moschini, vous êtes une femme loyale et honnête, vous seriez malheureuse avec moi... je ne veux ni ternir votre nom... ni briser votre vie !

Scrupule ? calcul ? Le Napolitain n'est pas un homme à la conscience si délicate, mais il a renoué avec M^{me} Daisy Middleton, laquelle, quelque temps auparavant, lui avait signifié son congé, et peut-être pense-t-il que l'amie mûrissante et généreuse lui sera plus nécessaire que la fiancée jeune et méfiante.

Quoi qu'il en soit, M^{me} Le Penven, assez affectée de cette rupture, veut en connaître les motifs : elle revient à Paris et fait une enquête sur le passé de son ex-fiancé ; enquête édifiante : elle apprend que le pseudo-négociant en cravates est un danseur argentin qui vit aux crochets d'une vieille amie.

Celle-ci ne refuse pas une explication à la jeune femme, laquelle lui téléphone et lui demande un rendez-vous, qui est pris pour le lendemain dans une brasserie de l'avenue de Wagram.

Vers trois heures, le lendemain, un couple pénètre dans le café indiqué : c'est Moschini accompagné de M^{me} Middleton... comment l'homme se trouve-t-il au rendez-vous que s'étaient donné ses deux

amies ? tout simplement parce que M^{me} Middleton avait relaté à Baldassare la conversation téléphonique avec M^{me} Le Penven.

— C'est bien, dit Moschini, je vais aller avec vous à ce rendez-vous et nous aurons tous trois une explication décisive !

La dame accepte... En arrivant, M^{me} Le Penven, qui ne s'attendait pas à trouver l'Italien, a un geste de surprise :

— Germaine, s'exclame le danseur, nous sommes ici pour parler franchement : expliquons-nous !

Trio bizarre en vérité ! la jeune femme le sent si bien qu'elle prie son ex-fiancé de se retirer pour la laisser seule avec l'autre amie... Baldassare hésite un instant, puis s'exécute : il reviendra, dit-il, dans une demi-heure.

Les deux femmes — elles ne sont plus des rivales ; mais des alliées qui jugent sévèrement l'homme qu'elles ont toutes deux aimé — échangent donc des confidences ; sans doute, celles-ci ne sont-elles pas à la gloire de Baldassare, car, à son retour, elles l'interpellent violemment, lui reprochent sa conduite vis-à-vis d'elles ! peut-être même lui lancent en plein visage le mot qui stigmatise l'homme recevant sa subsistance d'une main féminine.

Alors Moschini perd la tête : aime-t-il M^{me} Daisy Middleton ? aime-t-il M^{me} Germaine Le Penven ? a-t-il peur de perdre définitivement l'une et l'autre ? ou craint-il la rupture avec la seule M^{me} Middleton si généreuse ? Mystère ! Quoi qu'il en soit, brusquement, Baldassare cherche dans sa poche un revolver qu'il décharge à tour de rôle sur ses compagnes... six balles... trois pour chacune.

La pauvre M^{me} Middleton est la plus gravement atteinte... elle succombera d'ailleurs durant son transport à l'hôpital, Germaine Le Penven, bien que blessée à la poitrine, a survécu : à présent encore, on la soigne dans une maison de santé.

Le meurtrier, depuis qu'il est à la Santé, pleure et regrette son double geste criminel ; assisté de M^{de} Moro-Giuffrè, il a expliqué au juge d'instruction que c'est le désespoir qui l'a poussé à ce crime... l'idée d'être abandonné par les deux femmes qu'il aimait l'une et l'autre... de façon différente. Crime d'amour ? crime d'argent ? le jury appréciera !

S. R.

UN CHARGEMENT PRÉCIEUX ET SURVEILLÉ

Pour enrayer, dans une certaine mesure, les redoutables conséquences de la faillite de son mark, l'Allemagne a envoyé aux États-Unis de l'or en quantités considérables. Le total de ces expéditions échelonnées ne représente-t-il pas, à ce jour, des centaines de milliers de livres, chaque bateau portant quatorze millions six cent mille shellings ?

Cet or, à l'état brut, est renfermé dans des caisses, naturellement closes avec un soin particulier, contenant chacune une quantité égale du précieux métal, et disposées elles-mêmes dans des caisses plus grandes, blindées comme il se conçoit.

Notre photographie représente le déchargement, sur les quais de New-York, d'une de ces riches cargaisons. Chaque caisse est ouverte en présence des agents du trésor ; on constate que le chargement est complet ; puis le tout est hissé à bord d'un camion spécialement aménagé, qui prendra en quatrième vitesse le chemin de la Banque et des chambres de sûreté.

Comme tout cet or — c'est assez logique — pourrait exciter la convoitise des gangsters (qui n'en sont pas à une attaque à main armée près), les plus grandes précautions ont été prises. C'est ainsi, d'abord, que l'appontement choisi pour effectuer le transbordement est tenu secret jusqu'à la dernière minute ; qu'ensuite, c'est une véritable armée d'agents en civil, de policemen et de détectives, qui entoure les colis, sur lesquels veillent, au demeurant, les agents d'assurances intéressés.

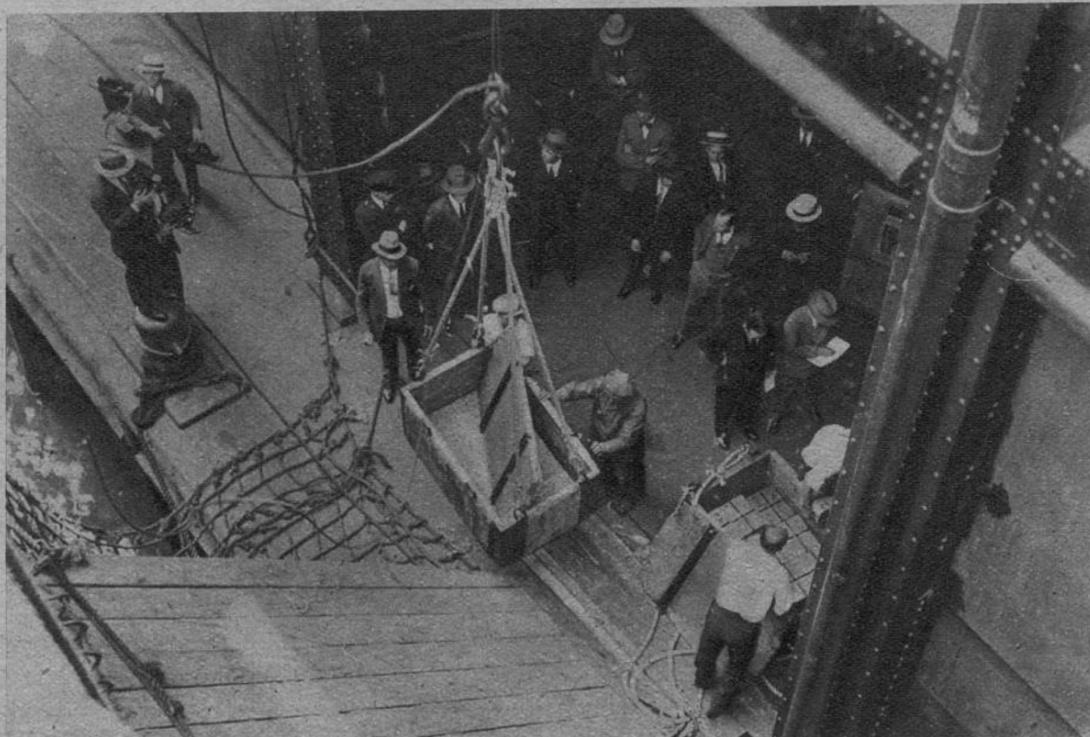
Discrètement, les abords du dock ont été surveillés par d'autres forces de police. Tout individu suspect est prié de s'éloigner instantanément ; seuls, les reporters, photographes de la presse — on en voit deux, à gauche sur notre cliché, — ont été autorisés, par faveur spéciale, et en montrant dûment patte blanche, à prendre quelques vues.

Durant la traversée des navires, d'autres précautions avaient été prises, contre les « rats de cale ».

Quand le camion — renforcé de plaques de tôle imperforables — sera plein, deux agents monteront, armés, à côté du conducteur ; deux autres s'installeront à l'arrière, un sur le toit, un à l'intérieur.

Ce luxe de mesures préventives vous fait sourire ? Croyez-vous, à New-York, on n'estime pas cela inutile ou excessif ! L'audace des bandits ne connaît, là-bas, point de bornes ; presque quotidiennement, des employés chargés de la paye des ouvriers sont attaqués, et parfois lâchement assassinés dans la rue ; c'est à tel point que, dans les grandes usines, on a institué, le samedi, un service de protection spécial, avec autos-mitrailleuses escortant la voiture lourde de ses dollars.

L'or germanique n'inspire certes pas plus de respect aux « tueurs » que les chiffons de papier de la République yankee, on estime aussi nécessaire de le protéger. D'ailleurs, diplomatiquement parlant, voyez-vous d'ici cette affaire : les dernières ressources d'une Allemagne à bout de souffle subtilisées par des citoyens américains après un de ces sièges comme seul nous en montre le cinéma, mais comme, hélas ! la réalité en offre plus souvent encore : un sauve-qui-peut général sous une avalanche de projectiles ; et, de-ci de-là, sur la chaussée, des cadavres étendus, lorsque se fait le sinistre fusil-mitrailleur des hors-la-loi...





UNE BELLE POITRINE

en 3 à 5 semaines, grâce aux **MÉTHODES EXUBER** universellement connues

Si vos seins sont insuffisamment développés. Si vos seins sont abîmés et flétris... Voulez-vous les développer rapidement? Voulez-vous les raffermir et les embellir? Voulez-vous être admirée et aimée?

Demandez de suite détails GRATUITS sur **EXUBER BUST RAFFERMIR** pour le raffermissement des seins **EXUBER BUST DEVELOPPER** pour développement des seins

Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives. Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 21 ans, pas d'insuccès. Recommandées par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirés doivent leurs succès aux

MÉTHODES EXUBER SE MEFIER DES IMITATIONS

Ces méthodes ont été déposées en 1909 et ont été soumises à l'analyse du Laboratoire National pour le Contrôle des Médicaments.

OFFRE GRATUITE

Les lectrices de POLICE-MAGAZINE recevront verbalement ou par la poste, sous enveloppe fermée sans signes extérieurs, les détails sur les Méthodes Exuber. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas :

DÉVELOPPEMENT, RAFFERMISSEMENT

à envoyer de suite à M^{me} Hélène DUROY, Div. 112 G, rue de Miromesnil, n° 118, Paris-8^e.



LE RECORD DU RIRE

POUR ÊTRE ÉPATANT EN SOCIÉTÉ
Demandez le SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ (le plus important du monde), 209 pages, 180 gravures, Farces et Attrapes d'opérettes, Chansons et Monologues, Prestidigitations, LITRES gaies et utiles, Danse, Hypnotisme, Hù Magie, etc. Envoi contre 2 fr. en timbres. - Société RECORDURIRE, 1, Bd St-Jacques, PARIS-5^e

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLÉ, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N°4.

6 à 8 FR. LE CENT, adresses et 50% à corresp. 2 sexes, toute année. Renseign. gratuits. Écrire : Établisse^{ment} P. LOUY, à Lyon

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Écrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

M^{me} LUCETTE Consult. par MÉDIUM. Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE 42, r. Jouffroy. 17^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

UNE VOYANTE CÉLÈBRE vous dira si vos désirs se réaliseront, ce que vous devez faire pour réussir. Conseils infailibles pour amour, mariage, santé, affaires, ennui. Écrire à M^{me} A. J. BUICK, 2, rue Sauval, PARIS (1^{er}), avec votre date naissance et 5 francs pour frais.

CONCIERGE!!!

(Suite de la page 9.)

plus d'un mauvais tour dans leur sac! Attention aux bandits qui n'hésitent pas à tuer pour voler! Des concierges ont risqué leur vie en défendant l'argent du propriétaire. Tout récemment, faubourg Saint-Antoine, une concierge fut assaillie dans sa loge par un gredin qui l'aveugla en lui jetant du poivre dans les yeux, la terrassa, puis s'empara du magot.

On pourrait citer maints faits où l'on voit les concierges aux prises avec la canaille défendant non seulement leur propre vie, mais aussi l'existence de leurs locataires et les biens de ces derniers.

Relatons, entre autre, l'attentat suivant qui se passa à Paris. Le 15 janvier 1930, jour du terme, en plein midi, une femme, M^{me} Reine Mabboux, née Téroulde, trente et un ans, concierge de l'immeuble 6, carrefour de l'Odéon, venait, vers 11 h. 50, de recevoir dans sa loge, située au premier étage, une locataire, M^{lle} Barbas, qui lui avait payé son terme, lorsque la porte d'entrée fut violemment ouverte.

Se retournant, M^{me} Mabboux se trouva en présence d'une femme qui braqua dans sa direction un revolver de gros calibre en lui disant :

— Je te brûle la cervelle si tu ne me donnes pas les termes.

Comme la concierge, stupéfaite, demeurait sans mouvement, l'inconnue la bouscula, tenta de la saisir à la gorge et déchira la blouse de la malheureuse.

M^{me} Mabboux ne perdit pas sa présence d'esprit et quoique dans une amoire proche elle possédât 7 000 francs, elle répondit qu'elle n'avait pas encore touchés les termes.

— Tu mens, fais attention, je vais te brûler la cervelle, répéta la femme.

La concierge tendit son porte-monnaie qui contenait environ 470 francs, montant du terme que M^{lle} Barbas venait de lui remettre.

L'inconnue s'empara et sortit, sans avoir conseillé à M^{me} Mabboux de se taire :

— Ne dis rien ou je te fais ton affaire. La concierge courut à sa porte, qu'elle ferma au verrou. Elle aperçut alors un homme qui faisait le guet dans l'escalier.

Le Gérant : F. TINESSE.

PROCHAIN CONCOURS Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e. Env. pré-n. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

REVOLVER SYMPATHIQUE mettant knock-out du premier coup, pour 10 minutes, le malfaiteur qui vous attaque. **DIOU**, boîte postale 33, Montreuil-s/Bois (Seine).

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h. Vous serez forts, vous vaincrez, vous réussirez.

Astrologie, Tarots, Lignes Main, Guide Précieux Succès en tout. Date des événements. M^{me} MAY, 86, rue des Moines (Mét. Brochant) Paris-17^e (de 2 à 7 h.) par correspondance. Prénom. Date naissance. 20 frs.

M^{me} FATHA BEY Célèbre MédiuM Voyante, venue de Madagascar pour l'Exposition Coloniale, donnera quelq. mois encore ses cons. 324, r. St-Martin. Tous les jrs de 10 h. à 7 h. et par corresp.

Le sinistre couple ne fut d'ailleurs jamais appréhendé.

Aussi bien la concierge prudente place-t-elle dans l'armoire, entre les piles de linge, le revolver qui, braqué à propos sur l'intrus, précipitera sa fuite, et même, en cas d'insistance, le mettra hors d'état de nuire. La police recommande d'ailleurs aux concierges de ne jamais garder l'argent des termes dans leur loge, mais bien d'aller le porter aussitôt au propriétaire ou à la banque. Les malfaiteurs qui sont aux aguets connaissent ces détails et ils ne forceront pas une loge où ils savent que toutes les précautions ont été prises.

On voit, par ces exemples, que l'emploi de concierge n'est pas une sinécure et qu'il comporte ces risques. Il y a des doyennes dans le métier qui ont passé par de rudes épreuves, surtout dans les quartiers populaires de la périphérie. Ah! si elles voulaient écrire leurs mémoires. Ces pages seraient, croyons-nous, aussi intéressantes qu'un roman policier.

80 000 concierges en Seine et Seine-et-Oise.

Aviez-vous une idée du nombre des concierges dans la région parisienne? Ils sont près de 80 000 pour la Seine et la Seine-et-Oise.

Tels sont les résultats du recensement effectué par les soins du Bulletin des loges, organe officiel du syndicat des concierges de Paris, Seine et Seine-et-Oise.

Dans Paris, le nombre des concierges varie, par arrondissement, de 1 260 pour le 1^{er} à 4 244 pour le 18^e; la progression passant successivement par le 2^e, 4^e, 3^e, 5^e, 6^e, 19^e, 7^e, 13^e, 10^e, 12^e, 9^e, 20^e, 8^e, 14^e, 11^e, 15^e, 16^e, 17^e.

En publiant cette statistique, le Bulletin ajoute que le nombre des concierges d'immeubles d'habitation a diminué, à Paris, de plusieurs milliers depuis 1914, et attribue ce fait à trois causes : 1^o la transformation d'immeubles de rapport en locaux commerciaux ou administratifs et publics, cinémas, banques, etc.; 2^o la construction de vastes immeubles en remplacement de plusieurs anciens petits immeubles voisins; 3^o à diverses expropriations pour la création ou l'élargissement de voies publiques.

A. C.



GRATUITEMENT... le FAKIR AIN-DRAM par ses études astrologiques vous guidera dans la vie.

Actuellement en France, le célèbre Fakir AIN-DRAM, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, vos AFFAIRES, vos AMOURS. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant : laissez-le être votre conseiller et ami : il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom, ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 3 frs en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. Adresser votre demande au FAKIR AIN-DRAM, Service 29, P.R. Bureau 111, rue Ste-Anne, n° 4, Paris (3^e). (Ne pas oublier la mention P.R. Bureau 111, sur l'adresse) Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle. - Recommandez-vous de ce journal

CONSTITUEZ LE TRÉSOR DE LA FAMILLE

et donnez à votre vie tout le luxe qui lui convient

EN POSSEDANT une riche Orfèvrerie

Garantie 20 années

PAYABLE 0 fr. 85 PAR JOUR



COPIES D'ADRESSES chez soi, bien payé. M^{me} Hu, Serv. 12, St-Pol (P. d. C.)

PARMI SOUCIS et difficultés, le meilleur guide. Mme de Thénès, 18, faubourg St-Martin, qui consulte de 14 h. à 19 h. 1/2. et par correspondance

L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîner, Chansons, Monologues, Prestidigitations, Physique, Magnétisme, Librairie. — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

TOUT LE MONDE VOUDRA LIRE :

Le Chemin du Paradis

Charmant ROMAN-CINÉ COMPLET

abondamment illustré qui a été tiré du film dont la délicieuse musique est chantée par tous les cinéphiles de tous les pays et qui paraît dans le numéro de **MON CINÉ** de jeudi prochain.



LES TROIS FAUCHÉS DU "CHEMIN DU PARADIS"

Tous ceux qui ont été séduits par la grâce de LILIAN HARVEY, le jeu délicat de RENÉ LEFEBVRE, HENRI GARAT, JACQUES MAURY éprouveront en lisant ce roman plein de finesse les mêmes sensations que leur procura ce petit chef-d'œuvre de l'opérette cinématographique.

En vente partout : 75 Centimes le Numéro

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.

POLICE MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



A Paris, Cahim Radzynsk (à gauche) et Zissa Smiliarisky, pickpockets de haut vol, opéraient dans les salles de spectacle et aux abords des banques. Ils subtilisaient les portefeuilles avec maestria. Cela a fini — flagrant délit — à la Santé.

On arrête en Espagne, à Carmona, Ramon Casanellas qui avoue être l'un des trois meurtriers du président du Conseil, Edouard Dato, en 1921. (K.)

M. Koussikoff, frère de la mère de la petite Sonia Platonoff, est accusé d'avoir enlevé celle-ci, placée dans une institution parisienne. (K.)



Dans un chantier du Métro, près de la Porte Saint-Denis, un ouvrier a été tué par un éboulement soudain. Voici le transport dans une ambulance du corps du malheureux



M. Milesi. Sur les lieux de cet accident lamentable, voici M. Chiappe, préfet de police, accouru dès la première nouvelle de l'éboulement. (K. et R.)



Sur les rives du Dniester, en Bessarabie, des paysans russes qui comptaient gagner la Roumanie ont été sauvagement massacrés, comme ils s'engageaient sur le fleuve, par les soldats des Soviets. Le drame s'est passé près de ce pont écroulé. (W. W.)



Les membres de la division navale de la police new-yorkaise viennent d'être instruits par un spécialiste Joe Evans (à droite) dans le maniement des bombes à gaz lacrymogènes. (W. W.)

Lisez dans ce numéro : **CONCIERGE !!!** par **André CHARPENTIER.**
DANS LE MONDE OU L'ON TRICHE, par **Georges MANDY.**